

POLICE MAGAZINE



QUADRUPLE EXÉCUTION CAPITALE

On lira, pages 8 et 9, les souvenirs émouvants de M^e Campinchi sur cette quadruple exécution. *Au-dessus* : les condamnés arrivent sur le terrain. (*Excelstor*). *Au-dessous* : l'instant tragique, les soldats vont tirer. *A droite* : Toqué. (*Matin*.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72.96
Compte chèques postaux : 1475-65



ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes
FRANCE... Un an (avec primes) 50 fr.
Un an (sans prime) 37 fr.
Six mois ... 26 fr.
ÉTRANGER... Un an ... 65 fr.
Six mois ... 33 fr.
Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

Résultats de notre Grand Concours « PUZZLE DE CRIMINELS »

C'est par milliers que nous sont parvenues les réponses de nos lecteurs. Nous croyons devoir rappeler aux concurrents qu'il était indispensable de reconstituer les photographies mutilées et de les identifier exactement. De très nombreuses erreurs ont été commises dans la détermination des personnages représentés. La liste type de culpabilité, telle qu'elle résulte du referendum de nos lecteurs, s'établit ainsi :

- | | | | | |
|--------------------|-----------------------|----------------------|-----------------------|----------------------|
| 1. Landru. | 4. Soleillant. | 7. Mestorino. | 10. Bessarabo. | 13. Duquenne. |
| 2. Bonnot. | 5. Barataud. | 8. De Reysac. | 11. Lefebvre. | 14. Weiller. |
| 3. Ughetto. | 6. Dervaux. | 9. Guyot. | 12. Nourric. | 15. Sez nec. |

Les lettres de base T et G, désignées par le sort, ont servi à départager, en dernier ressort, les « ex-æquo » suivant l'ordre alphabétique des initiales de leurs noms et prénoms.

LISTE DES GAGNANTS

- 1^{er} prix :** Une **MOTOCYLETTE LIBERTY 175 cm³**.
M^{me} DEPINOY Marie, rue Saint-Sauveur, à Magny-en-Vexin.
- 2^e prix :** Un **COFFRET** de chêne contenant : 12 couverts de table, orfèvrerie argentée à 84 gr.; 12 couverts à dessert; 12 cuillers à café; 12 couteaux de table; 12 couteaux à dessert; 1 louche; 1 cuiller à ragoût; 1 service à découper; 1 service à salade; 1 manche à gigot, soit en tout 91 pièces.
M. ROSET Robert, 75, rue des Archives, à Paris.
- 3^e prix :** Un **PHONOGRAPHE** olotonal, dans une mallette de cuir, avec housse et six disques.
M. GUÉNOT Hervé, 34, rue de Champagne, à Audincourt.
- 4^e, 5^e et 6^e prix :** Une **MÉNAGÈRE** en écriin comprenant : 12 couverts, orfèvrerie argentée à 84 gr.; 12 cuillers à café; 1 louche.
M. LE PODER Jean, 18, rue Geoffroy-l'Angevin, à Paris.
M. GUTH Paul, 36, rue Carnot, à Nancy.
M. LE BOURVELLEC Albert, 12, rue du Blavet, à Lorient.
- 7^e, 8^e, 9^e et 10^e prix :** Une **MALLETTE DE VOYAGE** tout cuir, avec garniture facons et broserie.
M^{me} PÉTIU Bernard, à Froidestrées, par La Capelle.
M. LAFON Lucien, 1, rue des Boucheries, à Bordeaux.
M. GUILLAMO Manuel, 26, rue d'Orléans, à Orléans.
M^{me} DUCROS Charlotte, rue de la Gare, à Saint-André-le-Gay.
- 11^e au 30^e Prix :** Une **MONTRE-BRACELET sport**, pour homme.
MM. Dubo Emile, à Lille; Triffandier Georges, à Toul; Marcy L., à Paris; Sallefrange Roger, à Rauzan; Gourden Eugène, à Paris; Prando Jean, à Nice; Le Nadan Jean, à Guilvinec; Ferrandez François, à Alger; Cauvin René, à Nice; Collin Edmond, à Bruxelles; Hermans Louis, à Bruxelles; Plasse, à Lyon; Serrurier Henri, à Douai; Royer Georges, à Saint-Sulpice-Laurière; Béaur, à Paris; Berland Marguerite, à Paris; Chevalier Félix, à Aubervilliers; Meuniez Gustave, à Anzin; Meyer Jules, à Paris; Quéniart Alexandre, à Verquigneul.
- 31^e au 60^e prix :** Un **joli portefeuille, véritable phoque**.
MM. Battered Lucie, à Paris; Peskov Vladimir, à Paris; (1 solution sans adresse); Decker Yvonne, à Paris; Pissot André, à Troyes; Hagen Louis, à Paris; Meyer Jean, à Saint-Dizier; Lucas Robert, à Montfermeil; Porez Achille, à Magny-en-Vexin; Sancey Martial, à Paris; Paoly Jeanne, à Thonon-les-Bains; Pictou Denise, au Neubourg; Villemet Pauline, à Paris; Haec Albert, à Roubaix; Digonnet Aimé, à Paris; Fayas Maurice, à Paris; Grécorat Bérandère, à Laon; Brochard Marie, à Ivry; Le Roy Mathurin, à Paris; Le Croller Ernest, à Nantes; Bergonzoli Armand, à Ténès; Pictou Lucien, au Neubourg; Devaux L., à La Croix-Attignies; Défosse-Bourdin, à Bruyères-et-Montbérault; Ridou Francis, à Cholet; Joanny Madeleine, à Grenoble; Riffe L., à Noisy-le-Sec; Limacher René, à Paris; Fleury B., à Nancy; Goussot Lucien, à Paris.
- 61^e au 120^e prix :** Un **stylo « Astra », plume or 18 carats, remplissage automatique**.
MM. Bobin H., à Genlis; Le Quéau, à Paris; Fontanési A., à Antibes; Pluot Olga, à Paris; Auteserre R., à Alger; Bertrand M., à Rueil; Louchart J., à Douai; Nectoux P., à Autun; Guibert, à Paris; Valette G., à Nîmes; Sartory L., à Paris; Gits J., à Bruxelles; Gérard Marie, à Nancy; Jaquelin E., à Vire; Bonnefoi A., à Nîmes; Cattani V., à Tunis; Sengel Ch., à Brumath; Béal J., à Clermont-Ferrand; Goetghebeur M., à Bruxelles; Le Bouhec Y., à Nancy; Vassal F., à Salon; Boulard F., à Paris; Gouézou Ch. à Pantin; Savafano M., à Tarascon; Dally M., à Longwy-Haut; Ney Marthe, à Metz; Paoly G., à Thonon-les-Bains; Guinet, à Besançon; Godet Louise, à Paris; Lefebvre J., à Evre-lez-Bruxelles; Bonnail Madeleine, à Maisons-Alfort; Rendu Gisèle, à Nevers; Rendu L., à Nevers; (1 solution sans adresse); Avignon G., à Paris; Daugy L., à Paris; Besançon C., à Paris; Dautref Madeleine, à Paris; Dumont E., à Lille; Mignot P., à Lille;
- Kléber M., à Bellot; Kunzi A., à Metz; Péron F., à Guilvinec; Chaléon A., à Toulouse; Leneuf J., à Lens; Theis-Joly, à Luxembourg; Adriaenssens Ch., à Anvers; Hurlus M., à Roubaix; Pétau Ch., à Froidestrées; Suc F., à Toulouse; Fellez, à Valenciennes (pas d'adresse); Fieschi P., à Paris; Godefroy C., à Lannilis; Jaillet E., à Paris; Prestavoine A., à Paris; Séraic J., à Cercoux; Tanière M., à Epinay-sur-Seine; Thomas P., à Paris; Van Nunan, à Bruxelles; Brailly C., à Epinay-sur-Seine.
- 121^e au 250^e prix :** Six **serviettes de toilette, nids d'abeille**.
MM. Maucaire P., à Villeneuve-sur-Yonne; Douzidon Germaine, à Bordeaux; Dumet L., à Paris; Herson A., à Magny-en-Vexin; Mazeprat C., à Toulon; Bertrand Gabrielle, à Noisy-le-Grand; (1 solution sans adresse); Villemain Simone, à Libourne; Rouif G., à Reims; Ménin Marguerite, à Pantin; Helmy Antoinette, à Saint-Maur; Smets Virginie, à Bruxelles; Pilard F., à Paris; Rosé G., à Saint-Maur; Berthet B., à Grenoble; Harduin-Lefèvre, à Laon; Clavaud G., à Paris; Douzidon M., à Bordeaux; Lolliot D., à Briançon; Chapelle J., à Lyon; André Abel, à Paris; Roy J., à Paris; Duvoux R., à Selles-sur-Cher; Povéda J., à Alger; Ginisty Renée, à Montrouge; Hamehart, à Paris; Lamaury G., au Neubourg; Picat R., à Paris; Lemille G., à Paris; Louel Marie, à Déville-lès-Rouen; Dauban Jane, à Liencourt; Larroche Léonie, à Rochefort; Ligonnet A., à Givros; Cloarec Jean, à Saint-Malo; Devignon Ch., à Paris; Dilhet E., à Bagnères-de-Bigorre; Cormier A., à La Courneuve; Bloget J., à Alger; Flamant L., à Boulogne-sur-Seine; Lellouche Ch., à Constantine; Marty L., à Persan; Martin P., à Paris; Pierrain R., à Rouen; Pauly Berthe, à Toulouse; Anthoine R., à Garches; Bégala E., à Paris; Hayer Ch., à Nanterre; Michiel J., à Châtillon-sur-Loire; Samel F., à Carrières-sur-Seine; Wantz J., à Mandres; Cytha, au Caire; Haemo R., à Mandres; Levillain A., à Paris; Kuhn M., à Troyes; Pion, à Saint-Denis; Richard C., à Châtres; Danet G., à Paris; Mondet Th., à Paris; Brémond H., à Marseille; Dantenwill R., à Rabat; Dupanloup F., à Lyon; Erard J., à Paris; Hilaire J., à Saint-Etienne; Harquel Lina, à Paris; Spitz Raymonde, à Paris; Malinger L., au Blanc-Mesnil; Robert L., à Châlons-sur-Saône; Danielli D., à Toulouse; Jourdan A., à Montbard; Perret E., à Lyon; Robert Germaine, à Montbard; Stroeylens C., à Bruxelles; Servole F., à Orléans; Vié G., à Toulouse; Griveau Marguerite, à Paris; Palmaro Louise, à Menton; Fincker M., à Paris; Hérelle, à Essonnes; Joly E., à Saint-Ouen; Luçon L., à Paris; Porte G., à Paris; Bouchot J., à Paris; Bourget J., à Blossville-Bonsecour; Campagne A., à Noisy-le-Sec; Défosse G., à Bruyères-et-Montbérault; Défosse R., à Bruyères-et-Montbérault; Fauré R., à Metz; Guichard A., à Bourg; Paris Cécile, à Paris; Flament F., à Saint-Pol; Péchoux H., à Dijon; Ravasio M., à Paris; Carrez Eliane, à Paris; Delezanne H., à Courbevoie; Dufils R., à Yvetot; Kessler R., à Soissons; Le Sanquer J., à Courbevoie; Maltre R., à Pantin; Boyer C., à Lyon; Gronard A., à Strasbourg; Martin A., à Paris; Rivailon E., à Bourges; Gion M., à Châteauroux; Vautrin Raymond, à Paris; Benderra R., à Alger; Chevalier H., à Niort; Crozes P., à Paris; Carrard R., à Lausanne; Clipet E., à Billy-Montigny; De Sutter, à Montrouge; Laurent G., à Paris; Landrot L., à Courbevoie; Lacroux R., à Trébas; Lefèvre, à Marseille; Lauret, à Malakoff; Michel Germaine, à Clermont-Ferrand; Michelon L., à Nice; Noguéra R., à Nîmes; Pamart A., à Bully; Rabati H., à Orléans; Savard M., à Ivry; Berhaut E., à Rennes; De Formanoir M., à Bruxelles; Devroëde R., à Saint-Leu; Furlenmeyer P., à Bois-Colombes; Ignace, à Paris; Libert J., à Réhon; Theys Laure, à Bruxelles; Louis G., à Paris; Naudy, à Marseille; Brobeck-Tanet, à Charleville.
- 251^e au 350^e prix :** Un **véritable « Eversharp »**.
MM. Cloarec Marie, à Saint-Malo; Pittard G., à Clichy; Tourret J., à Paris; Fugoni Marcelle, à Antony; Gony, à Nîmes; Stéphane A., à Nancy; Vasek J., à Paris; Bonnonor A., à Paris; Doré M., à Paris; Davion, à Paris; Emering A., à Stenay; Germann H., à Hauteville; Labat R., à Pessac; Lefebvre Christiane, à Pavillons; Loisel L., à Paris; Pastre K., à Villeneuve; Robert H., à La Courneuve; Sarrazin Josette, aux Sables-d'Olonne; (1 solution sans adresse); Bourgarit R., à Voiron; Cordelier Ch., à Gentilly; Syrvain J., à Paris; Vellin L., à La Seyne; Vandenbrugger R., à Watermael; Cloche Marguerite, à Levallois; Chenavier R., à Paris; Dubré H., à Paris; Hungerbuhler Simone, à Paris; Thévin Jeanne, à Loos; Baudet, à Paris; Cloud E., à Lyon; Lanzéré R., à Saint-
- Denis; Boguslamsky R., à Constantine; Royer L., à Paris; Buis L., à Bône; Carnoye L., à Wignehies; Boileau Paule, à Incheville; Mirail R., à Fez; Rennesson R., à Paris; Mabile Denise, à Paris; Auvray Raymonde, à Paris; Bouckaert J., à Paris; Marchand D., à Ris-Orangis; Chahier M., à Nancy; Guyomard G., à Montreuil-sous-Bois; Vandoren F., à Bruxelles; Dagnac J., à Cazères; Flornoy E., à Paris; Ponzetti A., à Marseille; Coichot G., à Paris; Delamotte L., à Ivry; Delfau E., à Paris; Henry Marthe, au Havre; Desmot Cécile, à Strasbourg; Bliès, à Paris; Laplaige A., à Montreuil-sous-Bois; Tabuteau L., à Bordeaux; Vilespy G., à Toulouse; Widy V., à Bruxelles; Dewidehem H., à Boulogne; Franoux Ch., à Nancy; Gache J., à Paris; Henry E., à Bruxelles; Lenief M., à Aubervilliers; Marmillod H., à Genève; Nugier M., à Clermont-Ferrand; Noffray E., à Montrouge; Routiaux F., à Bruxelles; Bodet O., à Verviers; Ortega V., à Orléans; (1 solution sans adresse); Chevalier P., à Bruxelles; Grosset Berthe, à Megève; Milgen R., à Vaires; Pluot M., à Paris; Rey M., à Chambéry; Torgue M., à Serrières; Barlemont J., à Chantilly; Joyeux M., à Bordeaux; Schoefs J., à Hoesselt; Vellay Françoise, à Limoges; Wouters Jeanne, à Bruxelles; Ducouso Henriette, à Béja; Delmont J., à Bordeaux; Griffiths Ida, à Paris; Vasseur V., à Abbeville; Binnez Renée, à Paris; Miéchamp M., à Bézières; Blondelle M., à Clermont-Ferrand; Pizetta M., à Lyon; Symons A., à Anvers; Chevreux D., à Paris; Nierenberger R., à Saverne; Thomas A., à Courbevoie; Beneux, à Saint-Denis; Capitolis L., à Adamville; Dusnez M., à Woluwe; Debogne, à Bruxelles; Fontanès F., à Saint-Etienne; Gaston J., à Nîmes.
- 351^e au 1 000^e prix :** **Réveils, rasoirs, couteaux, montres, etc.**
MM. Giessner Madeleine, à Paris; Hendre A., à Comines; Laruelle Isabelle, à Paris; Livernette Esther, à Champigny; Maire, aux Habrets; Robin L., à Tassin-la-Demi-Lune; Renier Fernande, à Bruxelles; Simon Henriette, à Châteaun-Thierry; Simon J., à Châteaun-Thierry; Ris R., à Montreuil-sous-Bois; Brun Odette, à Paris; Compare M., à Saint-Jean-de-Maurienne; Grémillon C., à Bruyères-sous-Laon; Martin J., à Tassin-la-Demi-Lune; Russe M., à Alger; Choïnard H., à Paris; Onfray, à La Courneuve; Martin R., à Paris; Patrier R., à Poitiers; Thomas C., à Dijon; Bonnafous P., à Carcassonne; Masselot A., à Chateaux; Poiret Berthe, à Paris; Dutil, à Segré; Henrion, à Bruxelles; Moricau-Clos Germaine, à Noisy-le-Sec; Mabile H., à Paris; Plessard J., à Paris; Barboux P., à Déols; Barthula A., à Paris; Dohen M., à Calais; Asso P., à Nice; Baude, à Paris; Rodet P., à Joinville; Schoor R., à Metz; Beauchamp S., à Paris; Mehlinger J., à Frouard; Soive Hélène, à Lyon; Galaud F., à Villers; Maynardier Denise, à Paris; Godfroid Juliette, à Cannes; Lanzalavi A., à Vitry; Mestivier H., à Alger; Piana J., à Paris; Félici B., à Homécourt; Chappaz J., à Cran-Gevrier; Chateaufort A., à Paris; Cassin E., à Paris; Garrouste A., à Rodez; Génin Berthe, à Paris; Lamandé J., à Clichy; Lefèvre J., à Froidestrées; Laurent L., à Nîmes; Lorfantant M., à La Madeleine; Robert H., à Toulon; Boyer Fernande, à Fez; Baudouin, à Bordeaux; Cohen I., à Paris; Chomette M., à Riom; Hochstetter Marcelle, à Maisons-Alfort; Le Diouren E., à Nice; Morelle Catherine, à Paris; Ducrot R., à Paris; Helluy M., à Paris; Lefrançois B., à Vernon; Guerrini V., à Champigny; Le Bouhec Josette, à Nancy; Ganguérou F., à Arras; Marcelot A., à Bondy; Ardisson D., à Nice; Bertin Marguerite, à Paris; Bansart, à Bruxelles; Béanger Marie, à Nancy; Diochon Marguerite, à Lyon; Lafargue C., à Rochefort; Maternau G., à Narbonne; Maurice H., à Paris; Sauvè P., à Montreuil-sous-Bois; Stark, à Montargis; (1 solution sans adresse); Trogné M., à Paris; Boulanger M., à Paris; Dulck A., à Saint-Etienne; Halimi F., à La Goulette; Mercuri D., à Tunis; Péry P., à Laon; Siegrist R., à Alger; Clerfayt C., à Saint-Maur; Evesque P., à Nîmes; Grugier J., à Paris; Lagier M., à Toulon; Lelard A., à Rouen; Meunier R., à Chatou; Noir H., à Lyon; Abello J., à Marseille; Berno, à Paris; Cintrat R., à Saint-Michel-sur-Orge; Fraisse P., à Saint-Etienne; Grécourt G., à Laon; Guerre P., à Paris; Maillet R., à Paris; Roy L., à Saint-Ouen; Vilette E., à Vélizy; Drusen Jeanne, à Bruxelles; Froidebise R., à Bruxelles; Tournier J., à Vienne; Binette R., à Paris; Goupil G., à Paris; Gimon A., à Biarritz; Gilbert F., à Paris; Plautat Fernande, à Paris; Choisy G., à Roanne; Duiboille C., à Flixécourt; Boulanger A., à Paris; Michel A., à Pontault-Combault; Sekler B., à Gentilly; Schiaffino J., à Nice; Verleysen P., à Bruxelles; Vattier R., à Vilyorde.
(Nous publierons la semaine prochaine la suite de cette liste.)

LA VIE AMOUREUSE de LANDRU



Mlle Marchadier dont les 8 000 francs d'économies furent très utiles à Landru.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Landru oublie pendant quelques semaines les lugubres aventures qui ensanglantèrent la villa de Gambais. Il redevient sentimental et se laisse presque aller à effeuiller la marguerite.

CHAPITRE XVI

OU LA VERTU EST RÉCOMPENSÉE ET LE VICE PUNI.

N'ayant plus que des relations féminines d'agrément, Landru reprit la chasse aux fiancées.

Le salon de Mme B..., la marieuse, vit souvent sa personne de petit employé propre et rangé prendre place sur ses fauteuils déteints. Il y entama, sous l'œil attendri de la propriétaire du lieu, des négociations utilitaires.

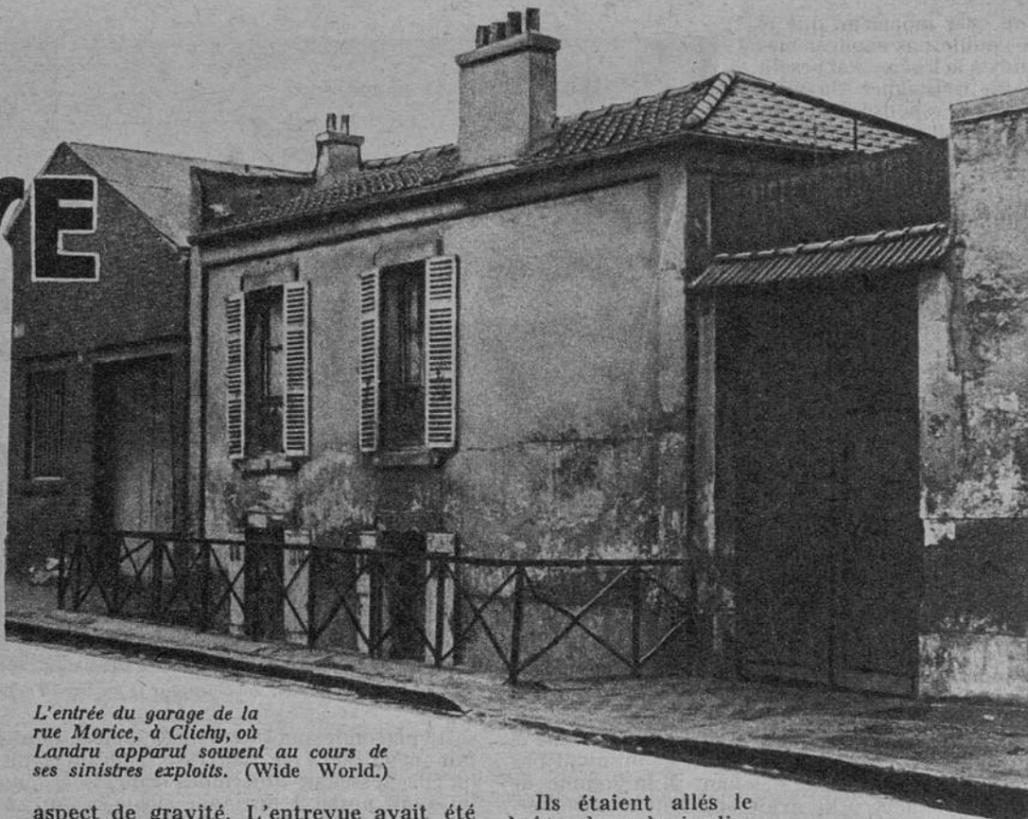
Mais les affaires ne rendaient pas. Il avait déjà fait connaissance avec une demi-douzaine de dames, sans qu'aucune lui parût intéressante. Quelques autres, très à la page, avaient rapidement percé à jour sa tactique et ne lui avaient pas permis de prendre avantage.

Au mois de septembre, pourtant, le monsieur se faisant appeler Guillet, « portant toute sa barbe, d'une bonne tenue et d'une correction parfaite », était mis en relations avec une dame F..., qui devait jouer dans sa vie un rôle à côté, mais décisif.

C'était une femme de quarante-cinq ans, bien conservée, qui, divorcée, vivait de ses rentes. Conduit par la marieuse elle-même, Landru avait été lui rendre visite à domicile. Il avait été introduit dans un petit salon bourgeois, très convenablement meublé. Une dame sur la réserve l'avait accueilli cependant avec une suffisante bonne grâce.

Il avait récité son laïus habituel sur son usine du Nord, occupée par l'ennemi, et expliqué qu'il avait créé à Clichy un garage auquel il avait adjoint un atelier qui travaillait pour la guerre. Il avait confié enfin à la dame silencieuse qu'il était locataire à Gambais d'une propriété qu'il était sur le point d'acquérir.

Tandis qu'il parlait avec son aisance coutumière, Mme F... l'examinait attentivement. Son allure de petit bourgeois méticuleusement propre ne lui faisait pas mauvaise impression, non plus que son visage, auquel un collier de barbe noire donnait un



L'entrée du garage de la rue Morice, à Clichy, où Landru apparut souvent au cours de ses sinistres exploits. (Wide World.)

aspect de gravité. L'entrevue avait été courte.

A son issue, Landru lui avait demandé :

— Me sera-t-il permis, madame, de vous revoir ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, avait-elle répondu. Venez de temps en temps. Nous avons besoin de nous connaître avant de pouvoir former aucun projet. Si vous êtes l'homme que vous paraissez être, il sera peut-être possible que nous nous entendions.

D'autres visites avaient suivi, qui n'avaient pas beaucoup avancé les affaires de Landru, parce que la dame avait un déplorable amour de la précision et qu'il ne précisait rien.

Elle avait accepté cependant, sans doute afin de se documenter davantage sur le candidat à sa main, d'aller en sa compagnie visiter sa maison de Gambais.



Une cage contenant un canari cher à Mlle Marchadier. (Wide World.)

On était au début d'octobre. La campagne conservait un reste de beauté. La verdure, que commençait à toucher le doigt de l'automne, prenait des tons roux qui ne lui messeyaient pas. Un soleil encore chaud réjouissait l'âme. Landru et son invitée avaient pu manger dans le jardin, sous les pommiers, un déjeuner froid, apporté de Paris. Après la poire et le fromage, l'amphytrion avait demandé à Mme F... de lui permettre de s'absenter quelques instants pour faire chauffer le café qu'il avait apporté.

— Je vais vous accompagner, cher monsieur, avait-elle répondu.

Tous deux avaient pénétré dans la cuisine. — Oh ! que cette cuisinière est petite pour une si grande pièce ! avait remarqué Mme F...

— Elle est petite sans doute, mais elle marche si bien ! On brûle tout ce qu'on veut dedans, avait-il proclamé avec un orgueil de propriétaire.

Pour montrer la justesse de sa prétention, il avait allumé en un tournemain la cuisinière, et la dame avait pu constater que, comme l'avait dit le maître de céans, ce mirifique appareil avait un tirage d'enfer. Une poignée de bois et quelques instants avaient suffi à mettre le café au point.

Ils étaient allés le boire dans le jardin, avaient causé encore pendant une demi-heure de chose et d'autre, puis Landru avait fait visiter sa maison. Mme F... n'avait manifesté qu'un enthousiasme très relatif pour ce logis meublé à la diable et qui sentait l'abandon.

— Que voulez-vous ! avait répondu Landru, il faudrait ici une main de femme. Les hommes s'entendent assez mal aux choses de l'intérieur, surtout lorsqu'ils sont, comme moi, un peu désaxés.

Et il avait repris en sourdine le couplet sur les mélancolies de son cœur solitaire. La dame, à la tête froide, n'avait pas donné la réplique à cette digression sentimentale. Elle semblait vraiment n'apprécier que les biens tangibles. Landru en avait été peiné, mais n'avait pas manifesté son impression.

Le reste de l'après-midi s'était écoulé dans des conversations empreintes d'une réserve de bon ton. Vers le soir, les deux personnages avaient regagné Paris. Obéissant à la ferme volonté de la dame, Landru avait dû prendre congé d'elle au sortir de la gare.

Cette visite n'avait guère avancé ses affaires. Il avait pourtant continué à courtoiser discrètement la dame.

Mme F... s'habitua à lui comme à un visiteur dont la venue, si elle n'est pas très attendue, n'est pas du moins désagréable. Elle appréciait l'intelligence dont il faisait preuve, car il avait la sagesse de ne pas se montrer avec elle d'une sentimentalité qu'il savait oiseuse. Elle lui trouvait l'esprit clair et le jugeait de bon conseil. Elle lui demanda donc, dans le courant de décembre, quel emploi elle pourrait faire d'une quinzaine de mille francs de titres qui ne lui rapportaient pas grand'chose.

Landru l'engagea incontinent à réaliser ces valeurs et à les placer dans les affaires commerciales qu'il exploitait. Il s'évertua à lui expliquer qu'elle aurait ainsi des bénéfices beaucoup plus considérables et qu'elle ne courrait pas plus de risques.

Mais elle n'estima pas que ce conseil fût désintéressé et se refusa obstinément à entrer dans cette combinaison.

Landru, que le besoin d'argent talonnait, et dont les confidences de la dame avaient aiguisé l'appétit, chercha alors un autre moyen de s'approprier son argent. Pour commencer, il lui demanda de lui prêter deux mille cinq cents francs. Après s'être fortement fait tirer l'oreille, Mme F... consentit à lui avancer une somme de neuf cents francs, destinée à payer le loyer de la villa de Gambais, mais, en commerçante avisée, elle lui fit signer pour ce prêt deux billets à ordre, qu'elle eut soin de majorer des intérêts normaux.

Quelques jours plus tard, — les neuf cents francs s'étant volatilisés instantanément, en raison de la multiplicité de ses besoins, — Landru revenait à la charge. Il prétextait la nécessité où il se trouvait d'avancer une somme importante pour l'exécution d'une grosse commande, pour demander à Mme F... un nouveau prêt de trois mille francs.

Il se mettait cette fois en frais d'éloquence. Son visage de renard se transfigurait. Landru prenait l'aspect débonnaire et affligé d'un honnête commerçant navré de manquer une affaire faute d'argent, et sa voix parcourait avec art la gamme des intonations. Il en était pour ses frais. La dame dont le visage semblait se refermer comme la porte de son coffre-fort, à mesure qu'il devenait plus pressant et plus persuasif, se bornait à répondre :

— Affaire, affaire ! vous comprendrez sans peine,

mon cher monsieur, que je ne veuille pas engager mes fonds à la légère. J'ai besoin de me renseigner. Je vous donnerai réponse dans les quarante-huit heures.

Dans l'intervalle, elle ne perdait pas son temps et procédait elle-même à une enquête avec la roublardise d'un vieil homme d'affaires.

Elle se rendait d'abord à Clichy, où elle constatait que le garage et l'atelier du soi-disant Guillet n'étaient qu'une pauvre petite affaire de rien du tout. Elle apprenait aussi avec surprise que ledit garage était loué non à un M. Guillet, mais à un M. Frémyet. On lui confiait enfin que le soi-disant Frémyet était marié et avait des enfants.

Elle ressentait une certaine irritation d'avoir été trompée et n'hésitait pas, pour achever de se documenter, à se rendre sans désemparer à Gambais. Elle avait là un nouveau sujet d'étonnement. Le propriétaire de la villa lui apprenait que celle-ci était louée à un M. Dupont, lequel ne lui avait pas encore payé son terme s'élevant à la somme de neuf cents francs. Elle avait pourtant avancé l'argent à cet effet !

L'entrevue qu'elle avait le lendemain avec Landru était orageuse. Elle demandait des explications sur un ton acrimonieux et menaçant. Landru ne se démontait pas. Il souriait devant cette explosion de colère, répondait que les femmes avaient coutume de s'irriter mal à propos et affirmait sans sourciller :

— Je ne conteste pas, ma chère amie, l'exactitude de vos renseignements. Mais pourquoi crier ? C'est si simple ! Frémyet est le nom de mon contre-maître, qui est en effet père de famille.

Il avait l'air si triomphant en énonçant cette contre-vérité, qu'elle se sentit un peu déconcertée par son assurance.

— Bon, dit-elle, mais pour la villa ?

— Vous vous êtes mal expliquée avec le propriétaire, ou vous vous êtes mal compris. Dupont est le nom du précédent locataire, dont j'ai repris le bail. Par conséquent, Dupont est toujours locataire, tout en ne l'étant plus. C'est à lui que j'ai payé, car je ne connais que lui. S'il est de mauvaise foi, ce n'est pas ma faute.

Landru souriait, cette fois, d'une manière tout à fait avantageuse, parce qu'il était content de lui.

— Tout de même, murmura M^{me} F..., vous avouerez, cher monsieur, que c'est à s'y perdre. Je ne sais plus, moi, si j'ai affaire à Dupont, à Frémyet, ou à Guillet. Vous comprendrez sans peine que, dans ces conditions, je doive me tenir sur la réserve. Ne comptez pas sur les fonds que vous m'avez demandés.

— Mais, objecta Landru, dont le facies triomphant se rembrunissait, puisque je vous ai tout expliqué, ma chère amie !

— Expliqué, c'est vrai, mais prouvé, c'est autre chose. N'insistez pas, je vous en prie.

Ils s'étaient quittés assez froidement.

Quelques jours plus tard, ils avaient eu pourtant une nouvelle entrevue, instamment demandée par Landru, que des besoins de plus en plus impérieux talonnaient.

Comme il commençait à entamer son boniment qui tendait à obtenir un nouvel emprunt, son interlocutrice le coupa brusquement :

— Avant toute chose, dit-elle, j'ai à être fixée sur votre identité. J'exige que vous me montriez votre livret militaire. J'exige en outre que vous me donniez, en garantie de la somme que je pourrais vous prêter, la voiture automobile qui est en construction dans votre garage.

— Vous aurez tous apaisements, concéda Landru. Je vous donnerai la voiture en gage. Quant au livret, je vais aller le chercher.

Il espérait qu'elle ne l'obligerait pas à faire cette course sur-le-champ. Mais elle répondit tranquillement :

— Allez. Je vous attends.

Il reparut trois quarts d'heure plus tard, agité et mécontent, et grogna :

— C'est inconcevable ! J'ai tout bouleversé chez moi, et je n'ai pas trouvé mon livret. Sans doute me l'a-t-on volé.

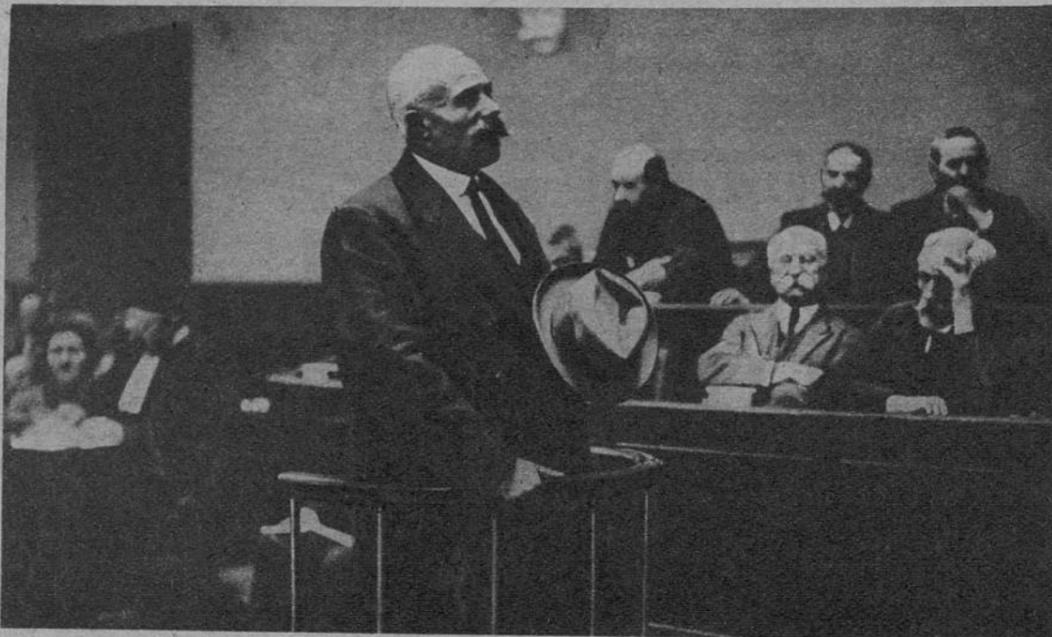
— Vous jouez vraiment de malchance, répondit d'un ton aigre-doux M^{me} F...

— C'est tout à fait exact, répliqua Landru. Mais pas dans le sens où vous l'entendez. J'ai été un sot de vous demander de l'argent. Je vais m'en procurer autrement. Je ne voulais pas me servir de ce moyen, mais puisque j'y suis forcé...

Il laissa sa phrase suspendue, tandis que M^{me} F..., très maîtresse d'elle-même, le regardait dans le blanc des yeux comme si elle eût voulu pénétrer sa pensée.

Elle ne la pénétra point : sa résistance, c'était la condamnation à mort de M^{lle} Marchadier.

Landru connaissait seulement depuis huit jours



M. Auguste Ric, propriétaire de la villa de Gambais, photographie le jour de sa déposition devant les assises. (Excelsior.)

cette personne aux mœurs très faciles, dont il avait fait incontinent sa maîtresse. Elle lui avait confié qu'elle possédait huit mille francs d'économies. Il lui avait aussitôt demandé sur-le-champ sa main.

Le soir de sa conversation avec M^{me} F..., il proposait à la malheureuse Marchadier de l'emmener vivre à la campagne, et le 29 décembre, c'est-à-dire deux jours plus tard, il se rendait chez le propriétaire de la villa de Gambais, dont la location arrivait à expiration, pour lui demander de la prolonger, en attendant qu'il fit l'achat de la propriété. Celui-ci consentait. Les jours suivants, Landru, réduit pour vivre à emprunter chaque jour à sa femme de toutes petites sommes, achevait de décider M^{lle} Marchadier à venir vivre avec lui.

Le 10 janvier, elle faisait ses préparatifs de départ. Le 13, la camionnette grise, conduite par Charles Landru, chargeait son mobilier et le conduisait dans un garage de la rue Morice, alors que sa propriétaire croyait qu'il était dirigé sur Gambais.

L'auto partie, M^{lle} Marchadier annonçait à sa concierge qu'elle viendrait le 15 lui rapporter la clef de son logement, puis, tenant en laisse trois chiens, dont deux étaient sa propriété, le troisième appartenant à une de ses amies, elle quittait son domicile en compagnie de Landru, qui portait d'une main une cage contenant un canari cher à sa maîtresse et de l'autre une valise jaune. M^{lle} Marchadier redressait sa petite taille et bombait sa maigre poitrine. Sa figure, où brillaient des yeux noirs très vifs, ombrés par un petit chapeau, sous lequel dépassaient des cheveux très bruns, naturellement bouclés, respirait la satisfaction d'une femme qui, après avoir passablement rôti le balai, est sur le point de s'embourgeoiser.

Le même soir, à vingt heures, elle débarquait à Houdan. Après avoir chargé les chiens, la valise et deux sacs de charbon d'une quinzaine de kilogrammes, que Landru avait pris la précaution d'acheter à Paris, la diligence les emportait vers Gambais. Personne ne la voyait entrer, sauf le conducteur de la voiture, qui remarquait son type méridional, son teint mat et son nez petit et pincé.

Elle pénétrait dans le pavillon glacé, en frissonnant légèrement. Mais bientôt, grâce aux soins diligents de Landru, la bonne et fidèle cuisinière ronflait, une douce chaleur régnait dans la pièce, et c'était l'heure des attendrissements.

Les deux amants gagnaient la chambre à coucher. M^{lle} Marchadier goûtait une dernière nuit d'amour dans la tiédeur des draps, puis, fatiguée, s'endormait. Cette fois Landru balançait moins que jamais avant de procéder à l'exécution de sa partenaire. Il ne pouvait être question pour lui de sentimentalité avec une femme dont il n'ignorait pas la vie dissolue et à laquelle il n'avait pas eu le temps de s'habituer. Il l'avait choisie pour victime, parce que ça pressait, et il avait encore dans l'oreille les dernières paroles de M^{me} F... Il se souvenait aussi de sa réponse.

Il pensa : « Ni demain, ni plus tard. Tout de suite. C'est le moment ou jamais. » L'habituel outil de mort passa du traversin sous lequel il l'avait caché dans sa main, et froidement, posément, avec une maîtrise et un sang-froid qu'il n'avait jamais possédés à un pareil degré, Landru étrangla celle dont il lui fallait absolument hériter. La malheureuse se débattit à peine, probablement parce que l'exécuteur avait opéré d'une main plus sûre.

Quand ce fut fini, il se leva, fit l'inventaire de son héritage, traîna le corps dans la cave, et se recoucha tranquillement.

Le lendemain matin, il était debout de bonne heure.

Les trois petits chiens amenés par M^{lle} Marchadier et qu'il avait enfermés dans le hangar situé à l'autre extrémité de la propriété vinrent au-devant de lui, en jasant joyeusement, lorsqu'il leur ouvrit la porte. Il saisit, par la peau du cou, le plus proche. Le petit chien tremblait, comme s'il eût eu le pressentiment qu'il était tombé entre des mains meurtrières. Landru murmura entre ses dents :

— Je ne puis pourtant pas m'embarasser de ces cabots. Ça mange et ça coûte. Il faut que je les supprime au plus vite. Ce ne sera pas long.

Ce ne fut pas long, en effet. Une ficelle attachée à une poutre, un nœud coulant passé autour d'un cou, une petite bête lancée dans le vide et qui griffait l'air de ses pattes... un râle, et ce fut fini.

La même opération se répéta encore deux fois. Le bourreau fut sur le point de laisser sur place les trois petits chiens pendus, dont s'élevaient les langues violacées. Puis il songea : « Autant en finir avec cette besogne ! »

Une bêche, placée sous le hangar même, lui permit de creuser une fosse sur place. Il jeta les uns sur les autres les trois petits corps, remblaya la terre, la tassa à coups de sabots, ramena sur le tout des feuilles sèches, et sembla contempler avec satisfaction son ouvrage.

Quelques instants plus tard, il était dans sa chambre à coucher, devant sa glace, et se rasait fort tranquillement.

Une heure après, lavé, peigné, brossé avec soin, les mains blanches et nettes, il reprenait le train pour Paris.

Après avoir déjeuné d'une manière suffisamment confortable, il allait retrouver M^{me} F..., à laquelle il avait donné rendez-vous. Son visage exprimait à leur rencontre une jubilation profonde.

— Vous avez l'air bien satisfait, monsieur Guillet, fit M^{me} F... Auriez-vous fait un héritage ?

— Pas précisément, dit Landru, dont le front se rembrunit. Mais il m'est rentré quelques fonds, qui me permettent de vous rembourser. Vous m'en voyez ravi, car je n'aime pas à passer pour ce que je ne suis pas. Vous aviez prêté à un honnête homme, madame, voici votre argent. Je ne suis pas en retard, ce me semble. Le billet venait à échéance aujourd'hui.

Elle parut surprise, car elle ne s'attendait pas, en vérité, à ce remboursement, et Landru lut dans ses yeux qu'il avait reconquis sa considération.

Il ne s'attarda pas cependant en sa compagnie. Il savait qu'il n'y avait rien à faire pour lui avec cette femme méfiante et près de son intérêt, et il n'aimait pas à perdre son temps.

Il alla retrouver M^{lle} S... et lui offrit à dîner. Il était d'une humeur charmante, il poussa la largesse jusqu'à payer le théâtre et acheva sa nuit dans les bras de l'amour.

Il avait été si sevré d'argent depuis quelque temps, qu'il se sentait ragaillardi par la présence dans son portefeuille d'importantes coupures. Il voulait vivre. Trois jours durant, il s'attarda à cette sensation. Mais le quatrième il songea aux choses sérieuses et reprit le train pour Gambais. La besogne écœurante qu'il avait déjà faite tant de fois l'attendait. Cette fois du moins cet écœurement serait purement physique.

Il lui était totalement indifférent de procéder à l'incinération de cette pas grand-chose. Le 18, dans l'après-midi, il était chez lui et besognait dur fort avant dans la soirée.

Et dans la nuit, le fait de la cheminée de la cuisine rougeoyait longtemps sur l'écran sombre d'un ciel noir. Une si intense lumière éclairait même l'intérieur de la maison à travers les volets clos, qu'il s'en fallut de peu ce soir-là qu'un garçon boucher ne donnât l'alarme et que les habitants du pays ne vinssent au secours d'un pauvre sinistré.

(A suivre.)

JEAN FABER.

Incendiaires professionnels

Une nouvelle profession : celle d'incendiaire professionnel en Amérique.

Le Tribunal fédéral de New-York vient de juger quelques-uns de ces scélérats.

Ce sont, naturellement, les compagnies d'assurance qui ont accroché le grelot. Emues de tous les sinistres qui se déclaraient avec une régularité aussi alarmante que suspecte, elles portèrent plainte contre leurs clients, et des révélations curieuses se sont produites.

Ainsi, en quelques mois, douze millions et demi de francs avaient été payés sans barguigner.

L'incendiaire le plus notoire est un nommé Joseph Eisenstein, qui eut pour « clients » de nombreux commerçants de New-York, Philadelphie et Atlantic City. Il affirme que ce sont eux qui sont venus le « supplier » de les aider à faire face à leurs échéances.

Cet homme demande régulièrement 75 000 francs par incendie. Il a des frais et des risques.

Il refuse dédaigneusement toute offre inférieure, et un négociant lui ayant offert 6 000 francs pour une « affaire », se vit montrer la porte sans cérémonie. Néanmoins, ce commerçant vit brûler tout de même ses magasins. Mais Eisenstein affirme ne pas avoir travaillé pour lui. L'incendie ne porte pas sa « marque de fabrique » !

Il a inventé un système d'horlogerie qui transforme n'importe quel local en une fournaise, en moins d'une minute. Continuera-t-il longtemps son « commerce » ?

Bloc-Notes de la Semaine



La justice a procédé à Clichy à la reconstitution du crime de Maurice Dupeyrat, qui a assassiné, pour la voler, sa tante M^{me} Lourdaï. Le misérable (coiffé d'une casquette) sort de la maison du crime, ayant à sa gauche son avocat, M^e Raymond Hubert. (H. M.)



M. Donat-Guigou, procureur général, qui, délié du secret professionnel, a comparu devant la Commission d'enquête sur l'affaire Oustric, où il a précisé plusieurs points très délicats. (H. M.)



Allons-nous voir ressusciter la censure dramatique qui fut si combattue? Voici qu'à la requête de M. Jean Chiappe, préfet de police, l'affaire Dreyfus a disparu de la scène de l'Ambigu. Notre photo représente une scène de la pièce qui a provoqué diverses manifestations. (W. W.)



Miss Zema Payne adorait ses parents, qui habitaient Detroit, aux Etats-Unis. Ils se séparèrent pour divorcer. Aussitôt, la jeune fille (seize ans) absorba de la teinture d'iode pour se suicider. Elle a été sauvée. (W. W.)



Un vol audacieux a été commis (20 000 francs environ) pendant la nuit dans la vitrine d'un fourreur de la rue des Pyramides. (W. W.)



M. Edmond Toussaint, ancien député, dénommé « le mendiant millionnaire », est mort asphyxié par une fuite de gaz, dans son domicile. (H. M.)



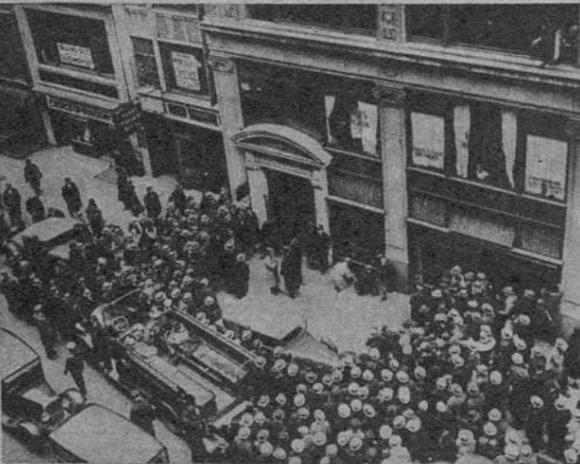
Afin de lutter plus efficacement contre les gangsters qui tiennent la police trop souvent en échec, les policiers de Chicago disposent maintenant d'un poste spécial de téléphone, permettant d'être en constante communication avec les bureaux de police de la ville. (W. W.)



William M. Frazer habitant Rahway, aux Etats-Unis, a assassiné M^{me} Phæbé Stader. Il a été arrêté et a avoué. Il embrasse sa mère après ses aveux. (International News.)



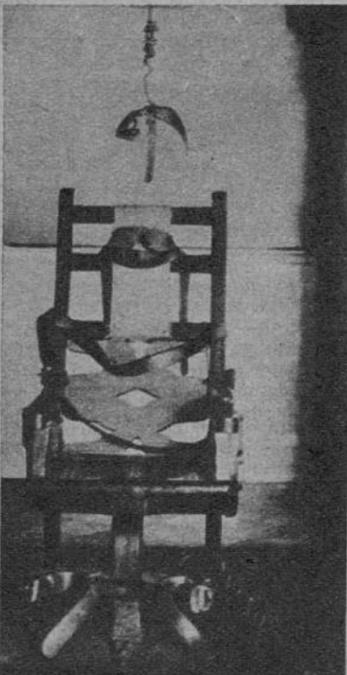
Daniel Flores (vingt-cinq ans) qui a attenté à la vie du président du Mexique, Ortiz Rubio, et qui a été condamné à vingt ans de hard labour. (I. N.)



Un vol audacieux a été commis à New-York et une somme importante dérobée. Deux des bandits ont pu être arrêtés, trois ont pris la fuite. On a récupéré 20 000 dollars. La foule pendant l'enquête de la police sur les lieux du vol. (W. W.)



L'ancienne secrétaire de la vedette de cinéma américaine Clara Bow, miss Daisy de Voe, condamnée à la prison pour avoir diffamé son ancienne patronne, purge sa peine actuellement dans un pénitencier. Le voici servant le café à ses camarades. (I. N.)



L'exécution d'Irène Schröder a fait sensation aux Etats-Unis. Voici la première chaise électrique qui fut mise en service en Amérique, à la prison d'Auburn. (I. N.)



Le chansonnier Montéhus est passé en correctionnelle à Paris. Le voici répondant aux questions du président. (R.)



La Seine, en montant, à la suite des dernières chutes de neige et de pluie, a chassé des berges les innombrables clochards qui avaient élu domicile au bord de l'eau. Ce pauvre diable devant la menace se hâte de faire ses paquets. (W. W.)

Irène Schröder, la femme bandit américaine, dont nous avons conté l'exécution la semaine dernière, quittant sa cellule pour se rendre dans la pièce où se trouvait la chaise électrique. (I. N.)



Harriët Schneider (dix-huit ans) de Chicago, assistant à une effroyable scène de violence entre sa mère et son père. Ce cliché a été pris dix minutes après le crime. (I. N.)

LES MYSTÈRES de MONTE CARLO

IMPAIR MANQUE

missant toujours par trouver une combinaison, ou, pour employer le mot exact : un système, qui devait inmanquablement les conduire à la fortune en quelques

IV

Si les croupiers, ainsi qu'il était naturel de s'y attendre, ont reçu une éducation particulière qui les rend aptes à remplir leurs délicates fonctions, il ne faut pas croire, tant s'en faut, que les joueurs arrivent tout de go, au Casino. Il y a des catégories dans les joueurs, mais la grande majorité s'est entraînée ou préparée plus ou moins minutieusement à jouer, surtout à la roulette. Il y a évidemment le contingent important de ceux qui jouent pour voir : visiteurs exceptionnels de la Côte d'Azur qui veulent sacrifier à la tradition en risquant un billet plus ou moins important, selon leur situation de fortune. Ceux-ci n'apportent au jeu aucune passion ni aucun esprit de lucre. Parmi eux, on relève le pourcentage toujours élevé des jeunes couples en voyage de noces, clientèle qui fut, de tout temps, une des fortunes de la Côte d'Azur.

Remarquez qu'il peut se produire le cas suivant : des gens venus là, imbus de cette idée que personne ne gagne et se disant d'avance : « ce que je risque est perdu », connaissent par hasard des passes de veine insensée. Jouant sans aucune méthode, ni aucune directive, certains peuvent gagner la forte, la très forte somme. On cite toujours le cas célèbre de ce jeune ménage assez aisé, qui, arrivé dans les salons un après-midi, y changeant un billet de mille francs contre des jetons et repartant le soir même avec plus de neuf cent mille francs.

Voilà des gens, pensez-vous, qui avaient tous les bonheurs. Je suis d'un avis tout à fait opposé ; il débutait mal dans la vie ce jeune couple, car n'oubliez pas qu'en argot de croupier on nomme l'argent qu'ils ont emporté : de l'argent qui découche. C'est-à-dire que, comme le petit jeune homme qui se conduit mal, ces billets désertent le toit paternel, mais pour revenir sagement une fois l'escapade terminée. Autrement dit, la direction pense, et elle a l'expérience pour elle, que ces billets trop facilement gagnés reviendront un jour à la maison-mère.

Je ne vous dis pas que la maison voit avec satisfaction ces clients occasionnels partir avec la forte somme, mais enfin, c'est une excellente réclame : la meilleure. Ces joueurs trop heureux vont aller crier sur tous les toits qu'ils ont en un après-midi gagné un million à la roulette. Ils exercent ainsi, et avec quelle maestria, le rôle de racleurs, car ils auront sûrement dans leur entourage des gens qui se rendront un jour à Monte-Carlo pour les imiter.

Il y a enfin parmi ceux qui jouent à tort et à travers les riches oisifs, indifférents au gain comme à la perte. On se demande même ce qu'ils viennent faire là, puisque gagner ou perdre leur est totalement indifférent, et est sans influence sur leur situation de fortune personnelle. Dans ce cas, on cite des personnalités célèbres, et un hôte assidu de Monte-Carlo était feu le roi Edouard VII qui y prit quelques « culottes » formidables.

Enfin, il y a certains richissimes étrangers qui se plaisent dans ce milieu, et qui trouvent une satisfaction particulière à voir la tête des gens qui les entourent. Ou bien il en est encore qui s'amuse à confier de l'argent à une petite femme de leur choix, à laquelle ils promettent d'avance de lui abandonner le bénéfice qu'elle aura su réaliser. Les yeux brillants, toute bouleversée à la pensée de manipuler autant d'argent et à l'idée d'amasser une fortune d'un seul coup, elle joue, elle joue...

Pendant ce temps, souriant, son banquier occasionnel s'amuse beaucoup. On prend son plaisir où on le trouve. Tout ceci n'est pas intéressant pour nous. Ceux qui nous



Le casino dans un site splendide. (Wide World.)

Monte-Carlo, rendez-vous en n'importe quelle saison de gens fortunés, de tous les heureux de ce monde et aussi de joueurs impénitents qui viennent tenter la chance. La foule se promène sous le ciel radieux. (Wide World.)

jours. Ils ne se souciaient pas d'avoir le capital très important pour tenir et conserver une position solide en cas de défaillance du système, ni d'avoir l'énergie qu'il est nécessaire d'avoir en pareille occurrence. Ils cherchaient le système, un point c'est tout. Et les voilà, réalisant tout leur petit avoir pour s'embarquer vers le pays des chimères.

Dès l'arrivée, une petite déception. Des systèmes, il n'y en a pas des centaines, mais des milliers. Des bons, des mauvais, des pires, des grotesques et des inapplicables. On n'a que l'embaras du choix. Si l'on s'en rapporte aux titres qu'ils portent, c'est à faire pâlir de stupefaction, car on ne saurait supposer pareille débauche d'imbecillité publiquement étalée.

J'en relève quelques-uns, parmi ceux mis tous les jours en vente :

Comment seul vous pouvez gagner 100 000 francs en huit jours.

Groupés avec mille francs chacun, étant six, comment vous pouvez faire sauter la banque.

C'est à frémir, et cela ferait sourire un enfant de l'école primaire. Mais non, ces sottises-là se débitent et se vendent dans de grandes enveloppes hermétiquement closes, qui coûtent de cinq à deux cents francs, le prix étant évidemment fonction des bénéfices que l'on annonce.

Pour mon édification personnelle, je me suis rendu acquéreur d'une enveloppe à cent francs portant ce titre merveilleux : Avec cent francs, comment gagner 150 000 francs dans sa saison.

Puis, je me suis rendu chez l'heureux inventeur, dont le libraire m'avait donné l'adresse et qui habitait un petit appartement rustique sur le port de Nice. Il me reçut, chaussé de pantoufles, nous étions pourtant en fin de saison, et il ne me parut pas avoir réalisé encore les 150 000 francs qu'il annonçait. Je lui demandai quelques explications complémentaires, lui déclarant humblement n'avoir rien compris à tout son patoçage.

Il me les fournit, si embrouillées, que les ténèbres où je me débattais s'épaissirent encore pour moi. Comme je le questionnais, afin de savoir s'il jouait, j'eus cette réponse lapidaire :

— Évidemment, mais je pratique un petit jeu, un très petit jeu, je gagne toujours. Seulement, j'ai beaucoup de frais : le voyage aller-retour Nice-Monte-Carlo, tous les jours, la carte d'entrée, le vestiaire, les pourboires...

Que nous étions loin des 150 000 francs annoncés ! Je me trouvais devant un pauvre diable faisant sa matérielle comme tant d'autres. Mais lui avait eu l'ingéniosité de l'augmenter par la vente, dans une librairie, de ses fameuses enveloppes.

Si l'enveloppe ne vous inspire pas confiance, il y a des

occupent, ce sont les « forçats de la roulette », ceux qui ayant attaché leur sort à cette roue, qui leur a semblé être celle de la fortune, sont condamnés à perpétuité à demeurer dans les salons. Ceux-ci ne sont pas arrivés tout droit : le point où ils en sont est la conséquence d'événements toujours les mêmes, que je vais vous décrire.

Ils jouent pour gagner, ils n'ont que cette ressource. Aussi, il faut qu'ils gagnent, sinon ils sont condamnés à mourir de faim, tout simplement. Les uns venus pour faire fortune en quelques jours sont pour ainsi dire enchaînés au tapis vert depuis des années, ce qui prouve que leur système n'a pas dû marcher très fort, ou que leur caractère les a trahis ; les autres ayant fait dans la vie commerciale ou financière, une grosse perte, se sont dit :

— Tiens, avec le peu qui me reste, je vais aller à Monte-Carlo pour me refaire.

C'est bien ce qui est arrivé, ils ont été « refaits » ; et ils sont toujours là.

Enfin, il y a ceux qui ont mûrement préparé leur affaire. Dans le calme d'une province lointaine ou d'un État étranger, jusqu'où la réputation de la mine d'or de Monte-Carlo était parvenue, le soir, sous la lampe, après le travail, ils étudiaient. Penchés sur une petite roulette d'une centaine de francs (voyez d'ici la précision), ils notaient les coups sortants, supputant les chances, épluchant, et

Voir « Police-Magazine », nos 13, 14 et 15.

livres aux prix éminemment variables; les uns à allures scientifiques, les autres entourés d'un certain mystère qui vous font penser aux fakirs hindous ou magiciens chinois de music-hall. Il y a entre autres :

*La méthode du mandarin ;
Le manuscrit secret du professeur Alyell.*

J'en passe, nous n'en finirions plus. Mais tout ceci ne vous porte préjudice que pour une somme relativement modeste, tandis qu'il y a des escroqueries sur une plus vaste échelle, que commettent les spécialistes qui tablent sur l'immortelle candeur et la jobardise des joueurs. Ce genre d'escroquerie se pratique par la voie des petites annonces, dans les journaux spéciaux ou ceux de la région, et elles sont presque toutes libellées ainsi, quant au fond, sinon quant à la forme :

MONSIEUR, après vingt ans d'études approfondies sur la roulette, possède méthode infailible permettant de gagner mille francs par jour à deux. Demande un capitaliste disposant de vingt-cinq mille francs. Curieux s'abstenir. Ecrire...

Au bout d'un certain nombre d'annonces, le « monsieur aux vingt ans d'études approfondies » finit par avoir quelques réponses. Il doit maintenant se montrer habile pour arriver à capter la confiance de son client et commanditaire, lui faisant des démonstrations sur le papier, lui montrant tout un dossier de chiffres et de calculs qui résumant ses vingt ans d'efforts. La nouvelle association ne tardera pas à se mettre en route pour la principauté, où elle arrivera un beau matin.

Le procédé pour escroquer le commanditaire est fort simple, je vous le donne, car il est toujours bon de connaître la méthode opératoire de ces gens pour s'en mieux défendre, le cas échéant. Le capital ayant été transformé en jetons, on commence par attendre un certain nombre de coups à la table de façon à connaître la position de la roulette, c'est-à-dire de savoir s'il y a un retard quelconque dans une des chances en cours. Ce préambule, qui fait partie du système, demande toujours une ou deux heures pendant lesquelles on note, puis on commence à jouer très modestement, car c'est toujours un jeu très prudent que le filou a proposé. De la sorte, s'il n'y a pas de gros gains, il ne saurait y avoir également de lourdes pertes, et le capital ne risque pas de s'effondrer le premier jour.

Lorsqu'après deux heures de ce travail, l'association se trouve avoir réalisé un petit bénéfice, à ce moment précis, qu'attendait l'escroc, il annonce qu'il est fatigué et qu'il vaut mieux s'arrêter, car il serait en mauvaises dispositions pour continuer. On s'arrangera pour tenir plus longtemps le lendemain.

On sort, on compte et l'on constate que l'on a gagné deux à trois cents francs, on partage, et le commanditaire est ravi, parce que les prévisions se réalisent et qu'en quelques heures, on a fait un excellent travail.

Il sera le premier à proposer, le lendemain, de s'arranger en sorte pour que l'association puisse demeurer à la table, non plus trois heures, mais quinze heures durant; il voit grand, « en série » si l'on peut dire, et gagner ainsi mille ou quinze cents francs par jour. L'escroc n'offrira jamais (et c'est là toute sa roublardise) de se relayer, craignant, s'il le faisait, d'éveiller un doute dans l'esprit de son équipier. Il connaît assez l'âme humaine pour savoir que, guidé par l'appât du gain, et travaillé par les rêves d'or qu'il aura fait dans la nuit, le commanditaire l'abordera le lendemain en lui déclarant :

— J'ai pensé à quelque chose : si nous nous relayions? Vous feriez trois heures par exemple, puis je vous remplacerais pendant le même temps. Vous iriez vous délasser, prendre l'air, et ainsi de suite...

L'autre, bien entendu, qui n'attendait que cela, se fait tirer l'oreille, puis, après bien des hésitations, finira par se décider. Il rentrera dans le Casino seul, muni de tout le capital, puis en ressortira une demi-heure après. Prenant l'autobus pour Nice, il gagnera de là un point de la Côte qu'il aura choisi pour y attendre une nouvelle proie, au détriment de laquelle il exercera ses redoutables talents. Quatre ou cinq clients comme cela par an et il coulera des jours heureux.

Quant au pauvre diable de commanditaire, arrivant fidèlement au bout de ses trois heures pour prendre son poste, il battra tous les salons sans retrouver son partenaire. Une fois bien convaincu de son malheur, il ne lui restera plus qu'à faire en sorte de regagner son port d'attache avec les quelques centaines de francs qui garnissent son portefeuille. Jamais, ou presque, il n'ira se plaindre à l'administration.

la vitrine d'un des plus grands fourreurs de Berlin.

Le donateur n'avait pourtant pas l'air d'un millionnaire.

Il est vrai qu'il ne l'avait pas payé cher. Il l'avait volé.

C'était le propre mari de Lily, Roman Predzaki. Roman Predzaki n'était pas le premier venu. Il y avait huit jours, à peu près, bandit redoutable et redouté, il manœuvrait dans la cour d'une prison sous la garde d'hommes armés.

Il était onze heures du soir, avons-nous dit. A onze heures et quart, on frappa à la porte.

— Entrez ! cria joyeusement le marié. La porte s'ouvrit. Dix hommes en uniforme, revolver au poing, firent irruption,

braquant leurs armes sur les convives : — Haut les mains !

Vous imaginez le vacarme et la confusion... Chacun s'enfuit comme un rat dans la direction de son trou.

Les agents de police, négligeant le gibier commun, recherchaient Roman Predzaki. Introuvable !

Dans un coin, les femmes s'étaient massées et poussaient des cris de terreur. Elles se pressaient les unes contre les autres, comme des poules apeurées.

— Mais taisez-vous donc ! leur ordonna le chef de l'expédition. Il ne vous sera fait aucun mal !... Ce n'est pas à vous que nous avons affaire !

Les femmes criaient de plus belle. De guerre lasse, les policiers se retirèrent

bredouilles et furieux. Alors les femmes, après avoir regardé le dernier des agents refermer la porte, se mirent à rire silencieusement. Elles semblaient avoir miraculeusement recouvré tout leur sang-froid.

Elles s'écartèrent, et un homme qui s'était tenu accroupi derrière leurs volumineuses jupes nationales de paysannes polonaises se remit debout : Roman Predzaki !

Une demi-heure plus tard, il sortait avec précaution hors de la maison. Mais il n'avait pas fait dix pas, qu'il était brusquement empoigné par des mains solides, cependant qu'une voix goguenarde lui disait triomphalement à l'oreille :

— Vous savez jouer aux dames, mon garçon ?... Vous avez gagné votre tour de jouer, mais nous gagnons celui-ci !



A l'heure de l'apéritif. (Wide World.)

L'autre pourra donc en toute quiétude revenir un ou deux mois plus tard avec un autre « pigeon », il ne risquera pas de rencontrer son ancienne victime. C'est moins connu que l'escroquerie au prisonnier espagnol, mais cette escroquerie procède du même principe comme point de départ : offrir de gagner beaucoup sans travail et avec peu de capital; et comme résultante : l'impunité. Il se produit la même réaction chez les victimes : garder le silence, car elles auraient honte de voir accoler leur nom à une telle jobardise.

Enfin il y a, et ce ne sont pas les moins à redouter, les aimables déséquilibrés qui sont fermement convaincus qu'ils ont trouvé le système qui fera sauter la banque.

Pour les gens vraiment animés de l'esprit scientifique et qui veulent expérimenter par eux-mêmes un système quelconque, il se publie chaque semaine une revue verte (couleur espérance) qui donne toute la succession des coups sortis à la table de roulette n° 2, depuis l'ouverture, le matin à dix heures, jusqu'à la fermeture. Ce sont deux employés préposés à ce travail qui se relayent pour noter tous les coups.

Cette suite porte le nom de « permanence ». Il y a, en outre, dans chaque numéro, un système inédit pour jouer et... gagner, ce qui représente à ce jour plus de 650 méthodes publiques... simplement. La table des matières de ces méthodes fait penser à un programme des matières d'examen demandées à l'entrée d'une grande école d'ingénieurs, programme auquel un fantaisiste aurait joint quelques éléments récréatifs. Voici à titre d'exemple :

Jeu différentiel sur les douzaines. La d'Alembert appliquée aux sortants des groupes. Le rétablissement partiel de l'équilibre après les écarts moyens. Les échelles géométriques. Faut-il jouer? Le triangle de Pascal. Le gyroscope. Les prévisions à la roulette et en météorologie.

Les coups sont inscrits les uns en dessous des autres et l'ordre de leur succession forment deux colonnes. Sous celle de droite se trouvent les numéros rouges, sous celle de gauche les noirs. Parfois, on voit un petit tiret. Cela signifie : changement de croupiers, car les joueurs, en dépit de l'expérience qui est là pour prouver le contraire, sont convaincus, lorsqu'ils sont véritablement joueurs, que la main du croupier a une influence sur la bille. Vous entendrez dire :

— Un tel a une bonne main. — Je ne me hasarderai pas avec tel autre. — Quant à celui-ci, il amène les coups qu'il veut.

Aussi, en vertu de cette théorie, les bouleurs se trouvent être très choisés par certaines joueuses, qui paient en sourires, ou autrement, les bonnes dispositions qu'elles croient que ces employés sont capables d'avoir à leur endroit. Ce qui n'existe absolument pas, je le répète.

Quant aux joueurs qui n'ont pas à leur disposition les mêmes moyens de séduction, ils font des grâces tout de même aux croupiers et cherchent à les amadouer au moyen de pourboires. Ils donnent le plus souvent possible, lorsqu'ils sont en gain, une pièce que l'on glisse dans une espèce de petit portefeuille en bois scellé possédant une fente comme une tirelire, et que le chef de partie a dans l'unique poche de sa jaquette.

La maison elle-même, sans doute pour entretenir cette superstition des clients dans tel ou tel bouleur, change celui-ci lorsque une suite de coups malencontreux a desséché la caisse.

A ce propos, je dois dire un mot de cette fameuse histoire du « Tapis Noir ». Des gens sérieux vous diront, avec sincérité, que lorsqu'une série de coups malheureux arrive à la maison, et que les caisses d'une table se trouvent manquer complètement d'argent, on fait monter le nécessaire des coffres souterrains pour régler les gagnants. Puis, on étend sur la table fatale un grand tapis noir sur lequel on écrit à la craie le nom du client qui a causé ce drame. C'est tout simplement du roman feuilleton. Lorsqu'une caisse est dérangée, ce qui peut arriver, on suspend la partie jusqu'à ce que de nouveaux fonds soient arrivés des

caisses et la partie continue tout simplement, comme avant. (A suivre.)

BERKEL.

Et la police troubla la fête...

C'était une belle fête, en vérité ! Il était onze heures du soir. La gaieté battait son plein, dans cette charmante petite banlieue berlinoise, qui a nom Lichtenberg.

On se régala de « délicatessen » et l'on buvait du champagne. Du champagne « national », c'est-à-dire fabriqué « in Deutschland ».

La mariée s'appelait Lily Predzaka. C'était une jolie Polonaise.

Elle avait reçu de superbes présents. Un peu hétéroclites, c'est entendu, mais ils étaient de valeur.

Ainsi, par exemple, ce manteau de vison qui garnissait, encore il y a peu de jours,



L'église de Monte-Carlo. (Wide World.)

Leur bonne foi évidente peut devenir communicative et entraîner pas mal de gens à faire des bêtises. Avec ces déséquilibrés, pas d'escroquerie à craindre. Vous

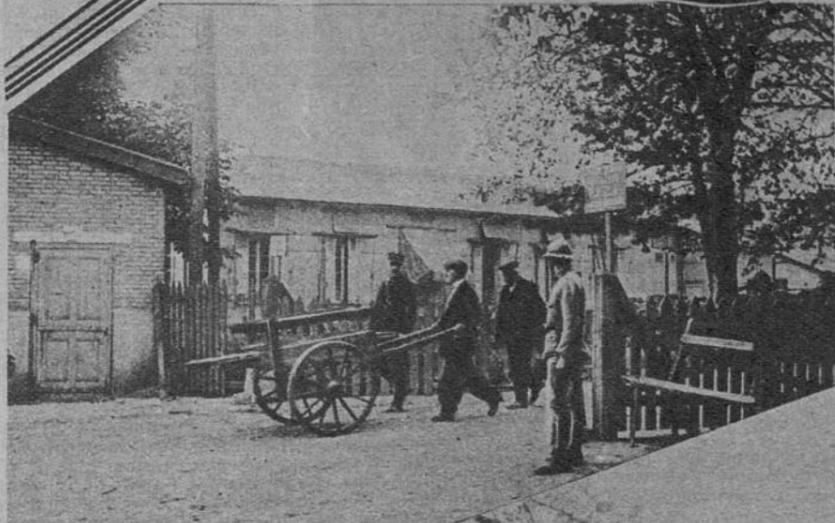
LES AVOCATS ET LEURS CONDAMNÉS A MORT

Moïse Lemoine avaient été conservés à la prison de la Santé. La femme Alice Aubert attendait dans une cellule de Saint-Lazare l'instant du châtimement. Mobilisé à sa rentrée en France, c'est sous l'uniforme militaire que Léandre Herbert, contrebandier et déclaré agent de l'ennemi pendant l'occupation, avait comparu devant le quatrième Conseil de guerre. Il était resté dès

va falloir mourir... Mais bien vite il se ressaisit : Hé bien ! tant pis... J'en aurai fini de souffrir... Je vous jure que je mourrai courageusement... Mais je tiens à dire, une fois de plus, que je suis innocent...

D'un bond, il fut debout et sans un tremblement s'habilla. Une scène à peu près semblable, nous dit M^e Campinchi, se passait dans la cellule voisine, occupée par Moïse Lemoine, mon client, et où était entré le Dr Pierre, directeur de la santé, et moi-même. Lemoine aussi dormait. Ce furent d'abord quelques mots sans suite. Puis ses idées se précisèrent. Visiblement, il s'efforçait de dominer son trouble. Je lui offris une cigarette qu'il alluma.

QUADRUPLE EXÉCUTION



Le père Rollin, menuisier du polygone, emporte les quatre poteaux après l'exécution. (Excelsior.)

Il n'existe pas pour un avocat de tâche plus pénible et plus douloureuse que celle qui le conduit au pied de l'échafaud, où il accompagne le condamné qu'il a défendu, avec ardeur, avec âpreté, avec foi, contre le courroux de la société !

Angoissant moment pour le défenseur qui, après avoir tenté l'impossible pour arracher sa proie à la justice, voit son client misérable basculer sous le couperet, poussé par les aides du bourreau.

Ce sont ces minutes, les plus tragiquement émouvantes de leur carrière, que nous avons demandé aux maîtres du barreau d'évoquer à l'intention de nos lecteurs. Nous avons recueilli le récit de leurs efforts en vue de sauver la tête de leur client, au cours des audiences précédant le verdict fatal, et aussi leurs impressions sur les derniers moments des condamnés.

LE TRISTE SOUVENIR DE M^e CAMPINCHI, QUI ASSISTA A UNE QUADRUPLE EXÉCUTION CAPITALE.

Le 15 mai 1920, dans des circonstances particulièrement dramatiques, eut lieu une quadruple exécution capitale : celle de quatre traîtres : Georges Toqué, Moïse Lemoine, Léandre Herbert et Alice Aubert, fusillés au pied des buttes de la Caponnière, à Vincennes. Dix mois auparavant, le quatrième Conseil de guerre de Paris les avait condamnés à la peine de mort, pour complicité avec l'ennemi durant la guerre. Ils avaient collaboré à la fameuse feuille *la Gazette des Ardennes*, éditée par l'ennemi pour démoraliser les habitants des régions envahies.

M^e Campinchi assista un des condamnés, son client, Moïse Lemoine, à l'aube suprême.

L'éminent avocat a évoqué pour nous, non sans émotion, ces minutes tragiques qui précédèrent la quadruple fusillade et les impressions qu'il ressentit.

Depuis le verdict, qui les condamnait à la peine suprême, seuls des suppliciés l'ancien administrateur colonial Georges Toqué et l'ex-policier

lors incarcéré au Cherche-Midi.

Tous les quatre, cependant, après de si longs mois écoulés, ne doutaient plus de la grâce présidentielle. Quelques jours auparavant, à son défenseur, M^e Alcide Delmont, qui était venu le voir pour la dernière fois, Toqué disait : « Ce régime odieux



Les condamnés arrivent sur le terrain en voiture. Des troupes présentent les armes. (Excelsior.)

A droite :
M^e Campinchi. (Rol.)



Souvenir de M^e Campinchi



Les quatre pelotons d'exécution sont en place, on achève de lier les condamnés aux poteaux. A droite : Georges Toqué. (Excelsior.)

de condamné à mort touche pour moi à sa fin. Aussitôt grâcié, j'espère bien obtenir, par votre intermédiaire, mon transfert au régime politique.

Aussi, lorsque le jour fatal, un peu après quatre heures, le lieutenant-colonel Bayle, commissaire du gouvernement près le quatrième Conseil de guerre, pénétra avec M^e Alcide Delmont dans la cellule de l'ancien rédacteur de la *Gazette des Ardennes*, celui-ci dormait profondément. Au contact de la main du magistrat militaire qui, doucement, lui frappait sur l'épaule, Toqué ouvrit ses yeux où se peignit une stupeur.

— Quoi? Quoi donc?... Ce serait donc vrai... Il

— Ça va l mal... Je saurai bien mourir, allez...

Un gardien, au fur et à mesure, lui passait ses vêtements. Comme on lui



Les pelotons d'exécution prennent place sur le terrain

...ait : Hé... s jure que... e, une fois... s'habilla... pinchi, se... Lemoine, teur de la... urent d'a... récisèrent... ole. Je lui

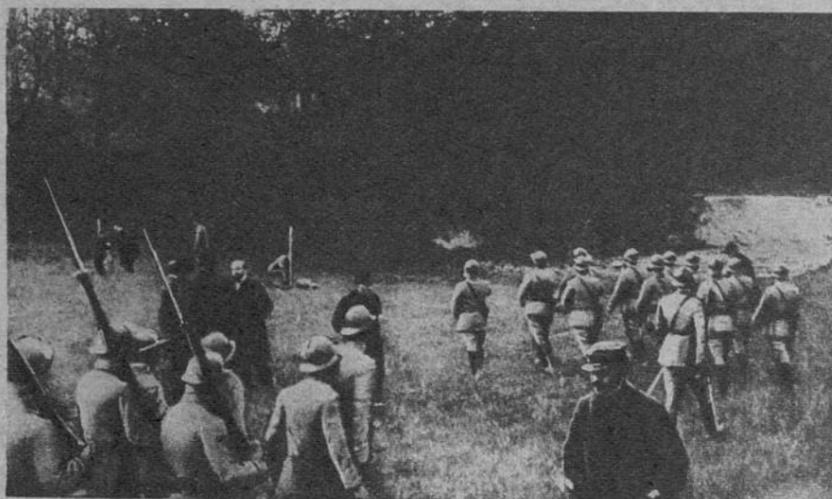
tendait ses chaussettes, il eut un rire nerveux : Bah ! voilà qui est bien inutile pour faire le grand voyage...
On le conduisit au greffe. Toqué s'y trouvait déjà avec l'abbé Geispitz, aumônier de la prison. Il venait de se confesser. Assis devant le bureau du greffier, une cigarette à la bouche, il écrivit une lettre au ministre de la Justice, où il renouvelait ses protestations d'innocence. Lemoine lui mit la main sur le bras :
— Hé bien ! Quoi donc, ma vieille, toi aussi, tu y passes?... Allons, voyons, du courage...
Toqué tourna la tête :
— Du courage !... T'en fais donc pas... Tu verras si on sait en avoir...

Puis, se tournant vers moi :
— Le nègre que j'ai fait sauter à la dynamite, me dit-il de sa voix douce, quelle histoire ! Il se porte mieux que vous et moi. On se rappelle que To-

AU DONJON DE VINCENNES

Dans la cour de la prison, auprès des automobiles des magistrats militaires et des avocats, celle qui devait emmener les condamnés à Vincennes attendait. Pâles à peine, continuant à fumer, Toqué, tête nue, toute sa barbe poussée, et Lemoine, coiffé d'une casquette, y prirent place avec deux gendarmes et l'abbé Geispitz. Et le cortège quitta la prison. Il était cinq heures lorsqu'il arriva dans

Le défilé des troupes devant les cadavres commence. (Excelsior.)



LE CUTION CAPITALE

qué, administrateur colonial avant la guerre, avait été poursuivi pour avoir torturé des nègres de façon odieuse.

la cour du donjon de Vincennes où eut lieu la formalité de la remise des condamnés au commandant militaire de cette place.
Une autre automobile, partie un quart d'heure plus tôt de la prison du Cherche-Midi, y était

de l'aumônier et de deux religieuses venues pour l'assister et avait demandé à entendre la messe et à communier. Elle ne cessait de répéter : « Je vais mourir, mais je veux aller au ciel... Je veux aller au ciel... » Rappelons que cette femme avait fait fusiller un maire français qui avait caché un sergent d'infanterie coloniale que l'invasion avait surpris en territoire envahi.

Il était cinq heures vingt lorsque ce nouveau cortège pénétra enfin dans le donjon de Vincennes.

Encadrées de cavaliers, suivies des voitures des magistrats militaires et de celle des avocats, les trois automobiles des condamnés prirent enfin la direction du polygone et de la Maison-



On achève d'attacher les condamnés. (Excelsior.)

déjà arrêtée. Celle-ci avait amené Léandre Herbert, qu'était allé réveiller dans sa cellule le capitaine Saint-Pol-Lias, rapporteur du quatrième Conseil de guerre, accompagné du Dr Wallon, médecin du Cherche-Midi, et de M^e Le Trocquer, avocat d'Herbert. Depuis quelques mois, Herbert, véritable *minus habens*, sorte de pauvre brute au visage hébété, manifestait des troubles nerveux et cérébraux. Il avait accueilli le magistrat militaire, qui venait lui annoncer le rejet de son pourvoi, par un rire convulsif : « Ah ! ah ! je comprends. Vous m'emmenez me promener... Je suis content, bien content... »

M^e Le Trocquer était intervenu :
— Mais cet homme est fou, constatez-le, docteur. Il ne me reconnaît même pas, moi, son défenseur...

— Bah ! un simulateur, répondit le Dr Wallon. Léandre Herbert n'allait cependant pas se départir de cette attitude jusqu'à la fin...

Cependant, le temps passait. Cinq heures cinq. Cinq heures dix. Cinq heures quinze. L'automobile qui devait amener la femme Alice Aubert n'arrivait point. Dans la cour du donjon, les avocats des condamnés s'impatientsaient.

On offrit à Lemoine et à Toqué de quitter leur voiture quelques instants et de se promener avec leurs défenseurs.
— Non, il fait trop froid, répondit Lemoine. Nous sommes bien ici.

Un motocycliste militaire fut envoyé aux nouvelles. Les formalités de Saint-Lazare avaient été plus longues. Alice Aubert, réveillée par le commandant Simon, de la garde



Des voitures militaires emportent les cadavres. (Excelsior.)

Blanche, où devait avoir lieu l'exécution.

L'EXÉCUTION

Il fait grand jour. Le soleil déjà avait surgi au-dessus de l'horizon, semant d'or le faite des arbres.

Au fond du terrain de la Caponnière, devant les deux petites buttes de tir qui forment l'extrémité de l'amphithéâtre, quatre poteaux carrés avaient été plantés à dix mètres l'un de l'autre. En face de chacun d'eux, les quatre pelotons d'exécution, fournis par les 26^e Chasseurs, 23^e et 29^e Dragons, attendent, l'arme au pied.

Les voitures des condamnés s'arrêtent à l'entrée du terrain. Toqué et Lemoine descendent les premiers. D'un pas ferme, refusant de se laisser soutenir par les gendarmes qui les encadrent, ils se dirigent vers les poteaux, dont ils ont aperçu les sommets émergeant au-dessus des pelotons, passent à travers les groupes de soldats et d'officiers, que Toqué salue d'un geste de la main.

Léandre Herbert descend à son tour. Ses bras (Suite page 14.)

ANDRÉ CHARPENTIER.

place sur le terrain avant l'arrivée des condamnés. (Excelsior.)

Ces films policiers

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE



Une expression de terreur de M^{lle} Stangerson (Huguette ex-Duflos). (Films Osso.)

Ce film plaira à condition de se contenter d'une histoire réalisée avec le maximum d'invéraisemblances. Il ne faudra pas l'examiner de trop près, mais l'accepter tel qu'il est sans vouloir rechercher le « pourquoi de la chose ». Il est évidemment bien construit, mais comme mon regrettable collaborateur et ami Gaston Leroux, l'auteur de ces aventures admirables du jeune reporter Jean Rouletabille, dont le premier épisode est précisément ce *Mystère de la chambre jaune*, a été mal compris !

Quand un metteur en scène est chargé de la réalisation d'un film policier, et surtout quand il débute dans la spécialité, ce qui est le cas de Marcel L'Herbier, il me semble qu'il devrait s'adjointre une personne compétente qui le mettrait en garde contre des erreurs toujours possibles. Ces erreurs peuvent passer inaperçues lorsqu'il s'agit d'un film sentimental ou dramatique de la vie courante : elles crévent les yeux et démolissent tout un travail, dès qu'il est question d'un film policier.

Le postulat du *Mystère de la chambre jaune* met en scène le professeur Stangerson et sa fille Mathilde, une jeune et jolie femme fiancée à M. d'Arzac. Les deux jeunes gens s'aiment, leur prochain mariage est annoncé ; soudain, tout est ajourné *sine die*. Nous n'en connaissons que plus tard la raison.

Nous voici au château du Glandier, à 50 kilomètres de Rouen, vieille demeure où le professeur a établi son laboratoire. M. Stangerson et sa fille rentrent de Rouen. Et tandis que chacun se retire dans sa chambre, nous faisons la connaissance du garde chasse de la propriété, de la femme de chambre de M^{lle} Stangerson, une accorte camériste ; du préparateur attaché au laboratoire du professeur, et d'un superbe chat noir qui emplit le domaine de ses miaulements d'amour.

La nuit est orageuse, des éclairs sillonnent le ciel et le tonnerre gronde : une nuit de tragédie... M^{lle} Stangerson s'est enfermée solidement, verrous tirés à la porte, volets cadenassés à la fenêtre. Soudain, le silence est troublé par des cris d'effroi et d'appel ; la fille du professeur demande du secours. Il est plus de minuit et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, le professeur et tous ses gens sont debout et accourent. Tout le monde est

habillé ! C'est un joli tour de force !

On enfonce la porte de la chambre jaune. M^{lle} Stangerson est étendue sur le sol, sérieusement blessée. Qui l'a frappée ? Mystère ! Les verrous de la porte et de la fenêtre sont intacts, et il n'y a pas de cheminée. Alors ?

Le lendemain, nous assistons à l'enquête judiciaire, qui est plutôt une enquête de police, car l'inspecteur principal de la sûreté Larsan, envoyé au château avec ses hommes, met carrément dans sa poche le juge d'instruction réduit, par lui, à la situation de comparse. Larsan gesticule, tranche, donne des ordres et s'installe à demeure. Il soupçonne tous ceux qu'il interroge, et il refuse à M. d'Arzac l'autorisation de voir la blessée.

C'est à ce moment que l'ingénieur Rouletabille, reporter à *l'Époque*, parvient à amadouer le policier, qui le prend comme collaborateur et l'autorise à se faire assister du directeur de son journal, Sainclair. D'Arzac est « cuisiné » par Larsan ; il avoue être l'auteur de l'agression ; on l'arrête. Quoiqu'elle n'ait pas vu le criminel, qui était masqué, M^{lle} Stangerson ne croit pas aux aveux de celui qui, malgré tout, reste son fiancé. Rouletabille partage son opinion et jure de découvrir le coupable. Larsan, lui, est convaincu.

Un soir — quarante-huit heures après — un soporifique est versé par une main inconnue dans le vin de table de toute la maison. Seul, le joyeux Sainclair, qui n'a bu que de l'eau, est valide. Et le mystérieux assassin profite de l'engourdissement général pour attaquer de nouveau M^{lle} Stangerson, qu'il compte bien tuer, cette fois. Mais, comme par miracle, le soporifique cesse subitement de produire son effet. Rouletabille, entraîné par son patron, est aux aguets. Le policier reste anéanti, du moins on le suppose. D'Arzac a pu échapper aux gendarmes, un coup de téléphone vient de l'apprendre. Le fameux chat noir miaule amoureusement sans souci des événements tragiques qui se déroulent. Le garde chasse l'imité à la perfection. Les cris de terreur de M^{lle} Stangerson sont entendus de Rouletabille et de Sainclair ; un homme masqué file à travers les couloirs et se perd dans le parc. Voici enfin Larsan, que tout ce bruit a tiré de sa torpeur : il se mêle aux poursuivants. L'homme

masqué est aperçu : il s'enfuit de toute la force de ses jambes. Des coups de feu éclatent, le fuyard s'abat sur la pelouse : c'est le garde chasse ! Rouletabille, toujours fureteur, constate qu'aucun coup de feu ne l'a atteint et qu'il a été tué d'un coup de couteau en pleine poitrine.

La camériste accourt affolée. Elle dit que le garde chasse était son amant et qu'il sortait de sa chambre ; elle crie son innocence. Donc, l'assassin a pu encore s'échapper ! Le mystère s'épaissit.

Acte final : la Cour d'assises. Stupéfaction ! D'Arzac est retrouvé. Il est là au banc des accusés, et M^{lle} Stangerson est assise devant la barre des témoins. Contre l'avocat général, contre le président, contre Larsan qui pérore et paraît diriger les débats, elle défend énergiquement d'Arzac. Elle détient un secret ; pressée de le dévoiler, elle va parler quand, au fond de la salle, apparaît Rouletabille. Mouvement. Le reporter se précipite ; il arrive en droite ligne de... New-York, d'où il apporte la preuve de l'innocence de l'accusé (dont on ne s'explique pas les aveux spontanés). Alors, Rouletabille discute avec les magistrats, il fonce sur Larsan, tandis que la foule de l'auditoire se livre à toutes sortes de manifestations. Le jeune reporter apprend ceci à la Cour et au jury :

L'individu masqué qui, deux fois, a tenté d'assassiner M^{lle} Stangerson, et qui a tué le garde chasse d'un coup de couteau est l'inspecteur principal Larsan ! Cet assassin ne s'appelle pas Larsan, mais Balmeier, un malfaiteur international qui a tué Larsan et lui a volé ses papiers d'identité. Sous le faux nom de Russel, il avait épousé secrètement aux États-Unis M^{lle} Stangerson, et le bruit de sa mort ayant couru, la jeune femme, se croyant délivrée, s'était fiancée à d'Arzac. La réapparition du misérable avait fait crouler le projet ébauché. Le mobile des crimes du Glandier est maintenant expliqué. Le pseudo policier se sent perdu et s'empoisonne... Comment admettre que ce redoutable malfaiteur international put se faire accréditer auprès du directeur de la sûreté qui devait connaître, mieux que qui que ce soit, le véritable Larsan, son collaborateur ? C'est, parmi beaucoup d'autres, une des nombreuses invraisemblances de ce drame ; et elle est de taille ! N'insistons pas.

DANTIN.

Venez consulter
Madame GABY-CHRISTEL
Voyante célèbre
qui a fait jusqu'à ce jour des révélations surprenantes.
Retour d'affection. Intérêt.
Secret infailible pour réussir en toutes choses.
Consult. tous les j. et même par correspondance.
142, Rue de Rivoli. — Paris.



L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré peut être guéri en 3 jours, s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Écrivez confidentiellement à :
E. J. WOODS, Ltd 167, Strand (188 B), LONDRES W. C. 2

COLIQUES HÉPATIQUES GUÉRIES CALCULS BILIAIRES EXPULSÉS

en deux jours, chez soi, sans opération, sans douleur, à la portée de toutes les bourses. Le malade constate lui-même la présence des calculs dans les selles. Une brochure explicative av. de nombreuses attestations est envoyée gratuitement sur demande adressée au Laboratoire LEHNING, 5, rue Haute-Pierre, METZ. (Moselle).

AU SECOURS

Que cet homme soit
votre mentor et ami !
Lecture gratuite de votre vie !

Il donne des conseils concernant les affaires, le mariage, la santé et les questions de ménage. Le D^r Cooper dit : L'exactitude surprenante avec laquelle il lit votre passé et votre avenir est saisissante. Si tout homme avait un mentor comme lui à ses côtés, dès le début de sa carrière, il aurait pu éviter les déceptions, les chagrins accablants du passé. Il dit lui-même : Je serai dans votre vie, de telle sorte que je puisse faire quelque chose de bien pour vous ; ne négligez donc pas de m'en donner la possibilité. Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement, et, si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste détachés de votre pays (pas de pièces de monnaie) pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral Dépt. 3575, rue de Joncker, 41, Bruxelles (Belgique). Affranchir chaque lettre de 1 fr. 50.



Collection « LES TÊTES BRULÉES » dirigée par BLAISE CENDRAS



AL. CAPONE
"le Balafre"
LE TSAR DES BANDITS DE CHICAGO
par F. D. PASLEY

F. D. PASLEY, qui a écrit la présente biographie, non seulement n'a rien inventé, mais publie pour la première fois nombre de documents inédits et SENSATIONNELS concernant
LE TSAR DES BANDITS DE CHICAGO
Un volume in-8 couronne. 15 fr.

Éditions « AU SANS PAREIL », 17, rue Froidevaux, PARIS-14

75 FS PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE
vous pouvez avoir, pour
12 VERSEMENTS de 75 fr.
MENSUELS de 75
notre
CHRONOMÈTRE
"CO-RE" en OR
Mouvement de précision
Spiral Bréguet
Au comptant... 850 fr.
Catalogue général N° 72,
franco sur demande adressée au
COMPTOIR RÉAUMUR
78, r. Réaumur - Paris-2^e

M^{me} TAMARA Infaillible. Tarots. L. de la main. T. l. j. de 2 à 7 h. à partir de 10 f. 60 r. du Cherche-Midi. 2^e Ét. Esc. B. Paris 6^e

SOYEZ BONNES POUR VOS YEUX
Ne les brûlez pas...
N'employez pour les embellir qu'un produit sans danger

LA CIRE TONICYLE MADELYS
EST GARANTIE NE PIQUANT PAS LES YEUX
En vente dans toutes les bonnes parfumeries et
37, RUE ST-LAZARE, PARIS. Franco 12 fr.

LA GAÏÉTÉ CHEZ SOI CARILLONS WESTMINSTER LES PLUS RÉPUTÉS

Mouvement de précision. Ébenisterie de grand luxe soit en chêne clair - chêne foncé ou façon noyer. Cadran artistique, glaces biscautées serties cuivre.
MOUVEMENT 8 JOURS garanti 10 ans, sonnant les quarts et l'heure. Sons incomparables. 8 marteaux, 8 gongs.

PAYABLE
45 fr.

PAR MOIS
EN 10 MENSUALITÉS
Livraison immédiate
- Prix de Fabrique -
- Superbe cadeau à tout acheteur
Magasin ouvert 7 les jours de 9 à 19 h. et de 14 à 18 h.

HORLOGERIE WILLIAMS
4, rue du Ponceau - Paris (2^e)
(Juste à la sortie du Métro : REAUMUR)



D'Arzac (Edmond Van Daële), considéré comme coupable est arrêté. En haut de l'escalier, Larsan (Marcel Vibert), en bas, à droite, Rouletabille (Roland Toutain). (Films Osso.)

LA POPULATION A ÉTÉ RECENSÉE



En France, nous avons Dupont, Durand, Dubois. A Berlin, il y a des milliers de Schulz. (S. G. P.)

C'est dimanche dernier qu'a eu lieu le recensement général de la population française.

L'opération avait uniquement pour but de déterminer, à l'expiration d'une période de cinq ans, le nombre exact d'habitants de chaque commune. Elle était évidemment, considérable et malaisée, surtout dans les grandes villes, où le travail est formidable.

Elle était d'autant plus délicate que beaucoup de gens lui attribuent un caractère fiscal. Disons tout de suite que c'est une erreur, car le secret du résultat des opérations est toujours rigoureusement observé.

D'autres objectent que le recensement est une vaste enquête menée à des fins policières. C'est également une profonde erreur. Néanmoins, en 1791, en pleine période révolutionnaire, lorsque, le recensement fut institué, il avait surtout pour but, cela est incontestable, de dépister les suspects.

Mais depuis, les temps et les méthodes gouvernementales sont bien changés. Le travail gigantesque que constitue le recensement a été confié aux préfets. La police et le fisc ont bien d'autres moyens à leur disposition pour déceler les indésirables et les fraudeurs.

Travail gigantesque, le terme n'est pas impropre, car, rien que dans le département de la Seine, plus de treize millions d'imprimés sont distribués, puis repris, un à un, pour être transmis aux services compétents de la préfecture de la Seine qui procèdent à leur dépouillement.

Le dernier recensement, effectué en 1926, accusait, pour Paris, une population de 2 871 429 habitants. Pour la banlieue, on enregistrait 1 021 114 habitants dans l'arrondissement de Saint-Denis, et 736 094 pour l'arrondissement de Sceaux ; soit, au total, 1 757 208 habitants. Ce qui donnait, pour le département de la Seine, une population de 4 628 637 habitants.

Dès à présent, on prévoit que ce nombre sera largement dépassé et que la population de la région parisienne approchera de bien près les cinq millions, si elle ne les dépasse pas.

Si la population parisienne est en augmentation constante, celle de Berlin ne l'est pas moins. Le « bottin » de la capitale allemande — ce n'est pas une pièce officielle, mais qu'importe — prouve d'une façon concrète cet accroissement. Qu'il paraît bien mince le petit « bottin » de 1850, à côté de la masse imposante des trois volumes qui constituent celui de 1930.

Mais revenons au recensement. Comme chez nous, chacun doit remplir une déclaration ; toutes ces fiches individuelles doivent ensuite être relevées, classées et dénombrées par les statisticiens. Puis des cartes sont confectionnées au nom de chaque habitant et rangées soigneusement, par ordre alphabétique, dans de vastes fichiers.

Les recensements fournissent des indications précieuses sur les déplacements de la population. On s'enlasse dans les villes. Voyez la différence entre le petit annuaire 1850 et les trois volumes berlinois 1930.

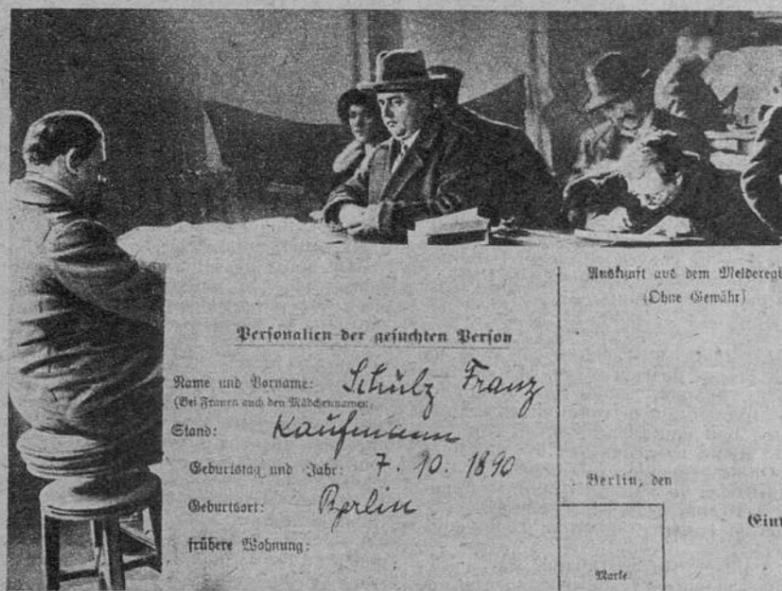


En France, le dépouillement des bulletins individuels se fait au moyen de machines très perfectionnées. Notre photo montre un aspect de la salle des machines à statistiques. (Wide World.)

En vue du recensement, on prépare les listes dans les bureaux de la statistique de Paris. Un aspect des archives de l'office. (Wide World.)

Après dépouillement, les dossiers sont placés dans des boîtes ad hoc, dans lesquelles ils demeureront constamment à la portée des recenseurs, qui peuvent en prendre connaissance en cas de besoin. Si l'ordre ne régnait pas, comment pourrait-on s'y retrouver ?

En France, nous avons une multitude de Dupont, de Durand, de Dubois — un véritable nom de Français moyen. A Berlin, il y a des milliers de Schulz. Il faut les distinguer les uns des autres, ne pas les confondre. Alors, vous devinez aisément quel jeu de patience constitue le classement de tous ces administrés, dont les prénoms, bien souvent, ne diffèrent pas.



Ankunft aus dem Meldeamt
(Ohne Gemälde)

Personalien der gesuchten Person

Name und Vorname: Schulz Franz
(Bei Frauen auch den Mädchennamen)

Stand: Kaufmann

Geburtsort und Jahr: 7. 10. 1890

Geburtsort: Berlin

frühere Wohnung:

Berlin, den

Stunt

Stunde

La confection des cartes de recensement à Berlin. (S. G. P.)

Mais si, outre-Rhin, la police est chargée de cette tâche, chez nous, il n'en est pas de même. Le recensement est, encore une fois, une simple statistique, il n'a rien de l'enquête policière.

Il permet de fournir aux pouvoirs publics des données indispensables pour l'étude des nombreux problèmes économiques et sociaux qui se posent journellement à leur at-

tention.

Nombreuses sont les lois qui font état de la population pour l'application de certaines de leurs dispositions : élections, indemnités de résidence pour les fonctionnaires, attribution de subventions, établissement de tarifs d'octroi, calcul de différents impôts, etc.

JEAN CRY.



Vous lirez ci-dessous le récit du suicide de Benita Bischoff, fille de Vivian Gordon. De gauche à droite, John E. C. Bischoff, mari de Vivian Gordon et père de Benita; Vivian Gordon, l'artiste de théâtre assassinée; Benita Bischoff, la suicidée. (I. N.)

D'une semaine à l'autre

LA REINE DES ENTOLEUSES. — Venue à Paris comme bonne à tout faire, une pimpante petite Bretonne, Marcelline Muriam, n'avait pas tardé à chercher sur le trottoir une utilisation plus rémunératrice de son activité. Mais bientôt cette nouvelle profession ne suffit plus à la jeune provinciale. Dans les poches de ses amis de rencontre, elle chercha une augmentation du prix de ses faveurs.

Très experte à ce petit jeu, elle ne tarda pas à acquérir une réputation solidement justifiée, et dans les bars interlopes du faubourg Saint-Martin on lui attribua une couronne. L'adroite Marcelline devint la « Reine des entôleuses ».

Quand on a un titre à défendre, il faut s'en montrer digne, c'est ce que ne manqua pas de faire la petite Bretonne. Elle abusa même et prit souvent le chemin du dépôt. Les condamnations s'accumulèrent; et le séjour de la capitale lui est maintenant interdit pendant soixante ans. Alors Marcelline se fit appeler Renée Mescout et poursuivit son fructueux trafic. Cela aurait pu durer longtemps encore si la pseudo-Renée n'avait eu, l'autre jour, la fâcheuse inspiration d'adresser des œillades provocantes à un inspecteur de la Sûreté qui se souvint avoir déjà vu ces yeux-là sur une photographie anthropométrique. Et au lieu de prendre le chemin de l'hôtel, elle prit celui du Dépôt.

LA RAISON QUI SOMBRE. — Encore un suicide particulièrement dramatique. L'acte désespéré d'une jeune femme qui sent sa raison s'obscurcir, son esprit s'enfoncer dans les ténèbres de la folie.

M^{me} Odette Richard, épouse du Dr Richard, radiologiste en chef de l'Institut Pasteur, avait tout pour être heureuse : la beauté, une jolie situation, deux enfants adorables. Le destin cruel n'a pas voulu que tant de bonheur soit possible, il a frappé lâchement. Longtemps, la jeune femme réagit, luttant farouchement contre le spectre grimaçant qui s'avancait pour l'étreindre. Et quand, à bout de forces, elle se rendit compte de l'inanité de ses efforts, elle résolut de se tuer.

Une nuit, auprès de son mari endormi, elle absorba une dose massive de véronal. Sur la table de nuit, sur la couverture de son livre de chevet, elle avait tracé ces mots : « Je me tue ! Je t'aime ! Je t'aime ! Adieu mes chers enfants. »

TUE ! TUE ! — Pour un oui, pour un non, à propos de tout et de rien on tue. Hommes, femmes, jeunes gens, rivalisent d'une frénésie meurtrière désespérée. Tout est bon pour tuer, revolver, couteau, bâton, même les ustensiles les plus anodins. On se demande avec angoisse si l'on pourra freiner un jour cette fureur sanguinaire, véritable fléau contemporain.

Voici le tragique bilan de la semaine dernière :

À Saint-Martin-sur-Duène, un cultivateur, à la suite d'une discussion, tue son beau-père, blesse sa femme et se suicide ; à Bicêtre, un représentant de commerce, découragé parce que ses affaires allaient mal, tue sa femme et se fait sauter la cervelle ; à Ajaccio, un mari jaloux, en tirant sur sa femme, tue son enfant, un bébé de huit mois ; à Lyon, à la suite d'une querelle, un Arabe tue un de ses compatriotes ; à Malo-les-Bains, un navigateur blesse grièvement une jeune femme qui refusait de l'épouser, et se suicide ; rue Morand, dans le XI^e arrondissement, une femme tue son mari à coups de couteau ; au Creusot, un jeune électricien tue son amie, une gamine de seize ans et se fait justice ; quai de la Loire, dans le XIX^e arrondissement, un manoeuvre italien tire cinq balles de revolver sur sa maîtresse qui voulait le quitter ; dans un hôtel de Lille, un jeune homme tue sa maîtresse ; rue du Rhin, un Italien revolvérise son amie ; sur la zone, rue Lesesne, un Portugais est trouvé inanimé, blessé de trois balles dans le dos ; à Meudon, un ouvrier jardinier se croyant menacé tue un de ses camarades de travail ; près de Mulhouse, un mari trompé étrangle son rival ; rue de

la Convention, un Belge, à la suite d'un différend d'affaires tire sur le directeur d'un contentieux ; à Mareuil-sur-Lay (Vendée), une domestique tente d'empoisonner son patron qui lui avait fait une remontrance ; près de Longwy, un ouvrier tue un Italien qu'il venait de surprendre avec sa femme, etc.

La série rouge continue. Elle continuera et deviendra de plus en plus tragique tant que les jurés feront preuve d'une mansuétude qui, si en certains cas elle peut être justifiée, n'est le plus souvent qu'un signe de faiblesse ridicule.

(A suivre.)

VAUDEVILLE. — Mais fort heureusement, grâce à la perspicacité de certains armuriers, tous les différends, même passionnels, n'ont pas un dénouement toujours dramatique. Ainsi celui qui sépara l'autre jour la blonde Suzanne M... et Charles C...

Début habituel des romans d'amour, puis lassitude de la jeune Suzon, qui manque le rendez-vous. Jalousie de Charles, qui se rend chez un armurier et fait l'emploi d'un revolver et s'en fait expliquer le fonctionnement. Et le soir, rue Louis-Blanc, le jeune homme surprend son amie au bras d'un rival. Il se dresse, menaçant, arme au poing. Nerveusement, il appuie sur la gâchette, insiste, appuie plus fort, si fort qu'il s'en écorche l'index. Le négociant, inquiet par l'attitude de son client, avait bloqué la détente.

Grâce à lui, un candidat meurtrier n'était possible que d'une contravention pour port d'arme prohibée.

APRÈS LE CRIME. — Dans notre dernier numéro, nous avons relaté la fin tragique de Vivian Gordon, une charmante danseuse de Broadway, assassinée parce qu'elle avait manifesté l'intention de faire certaines révélations à la police.

Quelques jours plus tard, la fille de la danseuse, miss Benita Bischoff, âgée de seize ans, se suicidait dans sa chambre, au moyen du gaz d'éclairage. La jeune fille n'avait pas voulu être éclaboussée par le déshonneur qui, à la suite de l'enquête, atteignait sa mère.

« On a dit de si terribles choses sur le compte de ma pauvre maman, écrivit-elle, c'est si horrible que je ne veux pas continuer à vivre. »

HORRIBLE CARNAGE. — Au hameau de La Gratinne, à Mortanwilz, près de Charleroi, dans une importante métairie, une vieille fermière et son fils sont tués sauvagement et le fermier grièvement blessé à coups de revolver. Seule la bru et son enfant sont sains et saufs. Dans la maison, tout est en ordre, rien n'a été volé chez les fermiers qui passent pour très riches mais fort avarés. Alors, la police belge commence son enquête et arrête la bru, ainsi que ses deux frères. Effroyable vengeance? Epouvantable drame de famille? Le saura-t-on jamais?

JEAN CARON.



Devant les Assises de la Seine a comparu Marie Pouillèl, qui avait tué son mari au cours d'une querelle. Le jury a estimé que l'inculpée méritait son indulgence, parce que sa vie s'était vraiment trouvée en danger. Il a acquitté! Au-dessous: M^{me} Delaigne et Renée Garnier, les défenseurs. (R.)

On accuse, on plaide, on juge...

La sequestrée de Houilles.

Depuis quelques années vivait, dans une modeste maison de Houilles, le ménage Pelletier : le mari, surveillant dans un grand magasin de la rive droite, gagnait à peine sa vie, la femme, une ancienne employée du même magasin, vaquait aux soins du ménage, s'occupant de la fillette née d'un premier lit du mari, Madeleine, une enfant de quinze ans, un peu « simple », lisaient les voisins.

M. Pelletier n'était à son domicile que le matin et le soir. Sa femme sortait fort peu, la fillette ne courait pas les rues en compagnie d'autres gamines... il n'en faisait pas davantage pour délier les langues. Concierges, locataires, voisins, un beau jour, décrétèrent que la vie des Pelletier était mystérieuse et que leur fille était sequestrée. Le commissaire de police, alerté, flaira « la belle affaire », et ce fut alors qu'éclata ce qu'on appela : « L'affaire de la sequestrée de Houilles ».

Le commissaire de police perquisitionna chez les Pelletier... il n'y découvrit rien d'anormal, sinon un peu d'abandon dans la tenue de la fillette, qui ne semblait pas manifester pour l'eau et le savon un amour immodéré ; aux questions du magistrat, Madeleine intimidée répondit par : « Oui... non... oui... » se contredisant sans cesse. Était-elle sequestrée par sa belle-mère, sa « marâtre » ? disaient les bonnes gens de Houilles. Le commissaire ne prit pas sur lui de répondre et transmit un dossier au parquet de Versailles. M. Roussel, juge d'instruction, fut chargé d'ouvrir une enquête : il convoqua les époux Pelletier et les inculpa de séquestration. Madeleine étant enlevée à sa famille et placée à l'Assistance publique.

Quelques jours après ces faits, Pelletier, fou de désespoir, se tua, d'un coup de revolver, dans le bois de Maisons-Laffitte, plaçant dans une de ses poches une lettre dans laquelle il disait :

« Ma décision est prise... après quarante et un ans de travail honnête, je ne puis me faire à l'idée de comparaître en justice et d'y voir traduire ma chère femme. Cette affaire a été créée par les voisins, pourquoi ! Je ne sais, pourtant, avant de faire un saut dans l'inconnu, messieurs les Juges, je vous adresse une prière : acquittez ma femme ! »

M^{me} Pelletier, à présent veuve, fut confrontée avec sa prétendue victime, qui, toujours « simple » ne peut rien préciser. Enfin, après une longue instruction, M^e Alex Biscarre, avocat de la belle-mère, obtint pour elle-ci une ordonnance de non-lieu.

« Calomniez... calomniez ! disait Basile, il en restera toujours quelque chose ! »

Il reste de l'« affaire de la sequestrée de Houilles » la mort d'un brave et honnête homme, une femme désolée et un enfant abandonné ; du beau travail pour les bonnes langues du pays.

Préjudice esthétique imprévu.

Une blessure au visage constitue-t-elle un dommage important pour... un agent de la sûreté ?

Un inspecteur, renversé et blessé dernièrement sur une route de la banlieue parisienne, vient d'assigner le pilote de l'auto qui le renversa en cent mille francs de dommages-intérêts par... préjudice esthétique.

Le tribunal de Corbeil, saisi de ce litige, devra dire prochainement si la profession d'agent de la sûreté comporte nécessairement un visage comparable à celui d'Antoinette et si une cicatrice sur la joue dudit agent est aussi importante au point de vue esthétique que sur la joue veloutée d'une jolie femme.

La maison du peintre aveugle.

Le glorieux peintre Lemordant, aveugle de guerre, avait, il y a quelques années, fait élever, avenue du Parc-Montsouris, une maison destinée à son habitation personnelle et qui devra, après sa mort, recevoir un peintre dans la gêne et sa famille.

Depuis 1927, M. Lemordant est en procès avec un voisin, le sculpteur Grégoire, qui, en vertu d'un droit de préoption apparte-

nant au propriétaire contigu, réclamait une partie du terrain sur lequel est édifiée la maison du peintre aveugle.

La première chambre de la cour vient de débouter le sculpteur de son action.

Les bandits en auto renvoyés devant le jury.

Camille-André Colin a vingt ans; l'hiver dernier, il arriva de Thaon-les-Vosges, son pays natal, pour exercer à Paris la profession de guide pour étrangers et, tout en répétant machinalement :

« Mesdames et Messieurs, le palais de Luxembourg, construit en 1615 pour la reine Marie de Médicis, est aujourd'hui occupé par le Sénat... »

Où : « Le Palais-Bourbon, construit en 1722, sur l'ordre de la duchesse douairière de Bourbon ».

— Comment me procurer de l'argent... beaucoup d'argent ?

Colin fit alors la connaissance de Pierre de Cornis, d'un an plus jeune que lui, garçon de café dans un bar parisien, et de Jean Dumas, sans profession. Tous trois décidèrent d'organiser une association destinée à mettre en coupe réglée les piétons attardés du Quartier latin, tandis qu'eux descendaient d'une auto volée, boulevard Saint-Michel, Jean Dumas, qui semble avoir été le chef de la bande arrêta un passant et lui mit un revolver sous le nez, le coup rapporta... quarante francs.

L'opération plusieurs fois répétée fournit quelques billets de mille francs aux trois voleurs, qui ne tardèrent d'ailleurs pas à être pris. Colin, en guise d'explication, déclara à M. Brossin, juge d'instruction :

— Nous étions « fauchés » il nous fallait du « péze »... La vie est si chère !

Vie chère, vie chère, que de crimes on commet en ton nom !

Après avoir indiqué au magistrat instructeur que l'auto de laquelle ils descendaient avait été volée par eux, place de la Concorde, le trois voleurs viennent d'être envoyés devant les assises, où M^{es} Enriquez, Raymond Hubert et Sorin Régis les assisteront.

Un mégalomane.

Roger Gerst, se disant bachelier es-lettres et es-sciences et étudiant en médecine, fut, le 23 janvier dernier, arrêté pour vol, escroquerie et émission de chèques sans provision !

— Cela vous coûtera cher de m'arrêter, dit-il aux inspecteurs, car j'ai de hautes relations !

À la demande de son avocat, M^e Jean Caubin, M. Aubry, juge d'instruction, vient de faire examiner le jeune Gerst au point de vue mental, et l'inculpé qui n'est ni bachelier, ni étudiant a été reconnu irresponsable et atteint de la folie des grandeurs.

Un non-lieu a été rendu en faveur de Roger Gerst, qui relève plus de la maison de santé que de la prison du même nom.

Le procès de la « Gazette du franc » touche à sa fin.

M. le substitut Guyenet a commencé, lors de la dernière audience, son réquisitoire contre M^{me} Marthe Hanau, « femme habile, fort intelligente, qui, depuis le début de l'affaire, n'a cessé de protester de son innocence, dont elle a promis d'apporter les preuves... qui ne sont jamais venues ».

Pour le ministère public, la manoeuvre frauduleuse est nettement établie, et c'est une peine sans atténuation qu'il demande pour la directrice de la *Gazette du franc*. A huitaine, plaidoiries.

Le vol du clerc de notaire.

Le 28 septembre 1930, M. Raymond, juge d'instruction, recevait la visite — qu'il n'avait pas sollicitée — d'un personnage qui lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur le Juge, je viens me constituer prisonnier. Je me nomme Pierre Lasternas, je suis maître clerc chez M^e Girardin, notaire à Paris, à qui j'ai détourné seize millions !

Seize millions ! Était-ce un fou ? Que non pas, le visiteur disait vrai : fils d'un notaire de Saint-Sulpice-d'Excideuil (Dordogne), Pierre Lasternas entra chez M^e Girardin le 7 mai 1907.

Dès 1909, il préleva des sommes importantes dans la caisse patronale, pour jouer aux courses, et tous les jours, pendant plus de vingt ans, le peu scrupuleux clerc se rendait à Auteuil, à Longchamp ou à Enghien ; lorsqu'il ne pouvait s'absenter à l'étude, il téléphonait ses paris à un book-maker.

Un jour, Lasternas, d'un seul coup, gagna un million avec Ortello, le poulain italien qui remporta le prix de l'Arc de triomphe, mais ses succès étaient rares, et l'effréné joueur perdit seize millions.

Il expliquera prochainement le mécanisme de ses opérations aux jurés de la Seine, devant lesquels il comparaitra, assisté de M^e Campinchi.

SYLVIA RISSER.

CZ-211

par une Espionne de Guerre

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — CZ-211, espionne anglaise, a travaillé tour à tour pour son pays et pour la France. Après de périlleuses et adroites missions en Allemagne et en Suisse, elle est affectée au contre-espionnage à Londres, où elle accomplit de nouvelles prouesses. Mais son activité réclame de plus dangereuses aventures. Envoyée à Paris, elle y est chargée d'une mission en Allemagne par le général Tarranowski, chef du service secret russe. Tâche particulièrement délicate, où plusieurs émissaires ont échoué. En Allemagne, CZ-211 est arrêtée, trahie comme ses prédécesseurs par le prétendu agent russe auquel elle était envoyée. C'est la mort certaine. Mais parmi les enquêteurs, elle retrouve une relation d'avant guerre, le colonel von Nicolai.

CHAPITRE XVII

UNE ÉTRANGE PROPOSITION.

Des bruits de clefs dans la serrure. Un geôlier en uniforme, précédant von Nicolai. Impassible, je les regardai venir. J'étais décidée à ne rien espérer de ce dernier.

— Bonjour, mon enfant ! dit-il avec une feinte douceur. Bonjour. Vous allez mieux ?

D'un mouvement dédaigneux du menton, je tournai la tête de l'autre côté. Qu'allait-il encore trouver de nouveau, pour me tourmenter ? Ne pouvait-il me laisser attendre en paix l'heure de la mort, au lieu de venir me narguer dans ma prison ? Il ne se découragea pas :

— Je suis navré de vous avoir causé une telle frayeur. Je vous présente mes excuses.

Je me retournai, surprise. Des excuses ? Venait-il en ami ? Était-ce un piège ? Je le considérai un instant, toujours sans répondre. Il poursuivit :

— Oui. Je ne pouvais me douter de l'effet que produiraient mes paroles.

— Je vous remercie, fis-je. Je vous remercie surtout pour la scrupuleuse propreté de cette cellule. Je me faisais une autre idée — moins flatteuse, je l'avoue ! — des geôles allemandes. Parce que, évidemment, je ne les connaissais pas, jusqu'alors !

— Ce n'est certainement pas la faute de notre police, mademoiselle. S'il n'avait tenu qu'à elle !

— Mais vous êtes d'une habileté infernale : je crois que vous dépisterez le diable lui-même !

— Si vous n'aviez pas été vendue, nous serions encore vainement à vos trousses.

— Vendue ? articula-t-elle. Vendue ? Par qui ?

— Ma foi, « vendue » n'est pas le mot qui s'impose puisque celui qui vous a donnée à nous est un de nos agents. Cela vous intéresse de savoir comment vous avez été prise ? Je puis satisfaire votre curiosité, d'autant plus volontiers que je ne crois pas que vous ayez encore l'occasion de travailler pour les Alliés.

Cette menace sinistre... Épée de Damoclès.

— Le Russe — l'homme que vous avez joint en arrivant à Berlin — eh bien ! ce n'est pas le Russe que vous deviez joindre... pas le Russe authentique, quoi ! L'agent véritable a été pincé il y a environ six mois et on en a nettoiyé la circulation, sans tambour ni trompette. Puis, comme nous avions un homme sous la main qui lui ressemblait tout à fait — et qui, chose plus rare, avait son timbre de voix et jusqu'à son accent, il le remplaça. Il va sans dire que, mis par nous sur cette piste, il avait surpris le secret du Russe, les mots de passe, le langage chiffré, etc., enfin tout ce qui lui servait à communiquer avec Paris, Saint-Petersbourg et Londres.

« Quoi de plus facile, dès lors, que de recevoir ces bons naïfs envoyés par l'ennemi... et de les signaler à la police berlinoise dès qu'ils avaient quitté son domicile ?

Je ne pus m'empêcher d'admirer le machiavélisme avec lequel ce traquenard avait été tendu aux envoyés du général Tarranowski ! Tout s'éclaircissait, à présent !

Voilà pourquoi deux hommes attendaient cette femme qui sonnait à la porte du faux espion !

Voilà pourquoi ce dernier n'avait pas voulu me remettre de message écrit. Un message écrit, cela se confie d'un émissaire à l'autre. En supposant que j'eusse un acolyte qu'il ignorât avec moi, et que je lui eusse donné un document pareil — très exact quant aux renseignements, je dois le dire — et que je fusse arrêtée, mon complice avait tout de même une chance de s'enfuir, et alors, quel danger pour l'Allemagne ! En me confiant verbalement les secrets, en m'obligeant à les apprendre par cœur, j'en devenais, pour un certain laps de temps, la seule détentrice. Avant que j'eusse le temps de transmettre les renseignements, qui, je le répète, étaient d'une grosse valeur stratégique, j'étais arrêtée et mise dans l'impossibilité de nuire ! Ni la France ni la Russie ne sauraient jamais ce que j'avais appris. Et la farce était jouée ! Au suivant de ces messieurs. Mon tour était arrivé comme celui de tous mes malheureux prédécesseurs.

Maintenant, le faux Russe attendait que Tarranowski lui envoyât un nouveau délégué.

Assis dans un fauteuil, von Nicolai parlait, et ses sourcils énormes, épais comme des moustaches, s'élevaient

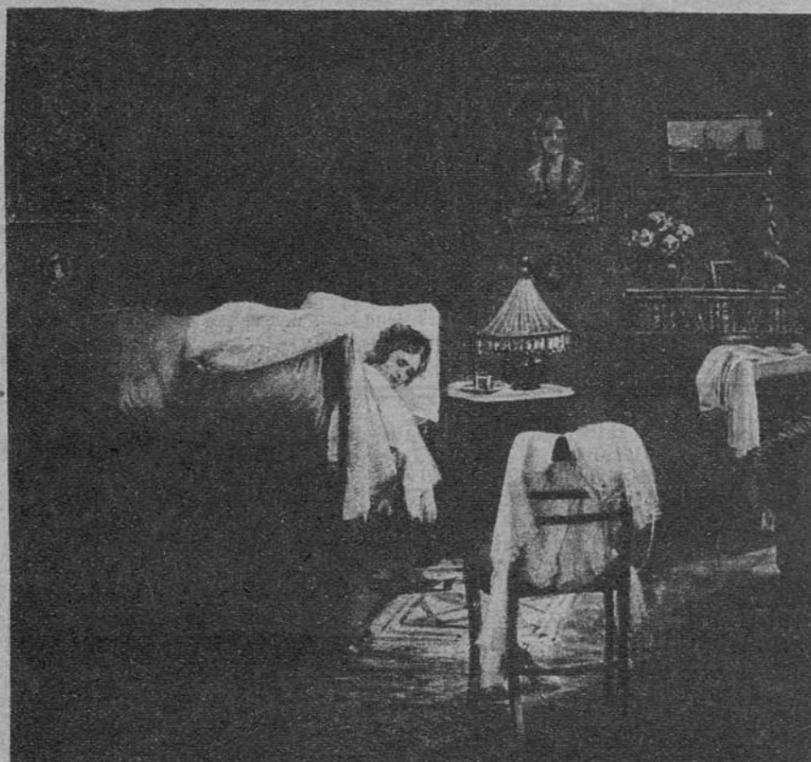
et s'abaissaient sans arrêt durant ses explications.

— Vous avez saisi, maintenant, qu'il est inutile de nier ? Que nous savons la nature de vos agissements chez nous, en un mot que nous savons que vous êtes une espionne ?

Certes. Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que j'étais CZ-211. Et cela j'en avais acquis la certitude au cours



Assis dans un fauteuil, von Nicolai parlait et ses sourcils énormes, épais comme des moustaches, s'élevaient et s'abaissaient sans arrêt, durant ses explications.



Je dormis... enfin du repos.

de l'interrogatoire ayant précédé l'aventure de la pièce cubique, la pièce aux portraits.

L'habileté à laquelle il avait fait allusion était celle que j'avais déployée pour disparaître dans la capitale allemande dès mon arrivée. Car il ne faut pas oublier que j'étais signalée depuis mon passage à la frontière et que je devais normalement être repérée à ma descente de train et prise aussitôt en filature. Deux précautions valent mieux qu'une.

Il aurait toujours été temps de me pincer, au cas où je ne me serais pas rendue chez le Russe.

C'est à partir de ce moment que ma piste avait été retrouvée pour aboutir à cette cellule.

Le colonel von Nicolai me regardait fixement :

— Avez-vous remarqué, mon enfant, la différence entre le cachot d'en bas et cette pièce ?

— Je ne comprends pas.

— Voyons. Avant de venir ici, n'avez-vous pas souvenir d'un endroit beaucoup moins confortable ?

Ainsi, je n'avais pas rêvé ! Ces souterrains... cette oubliette... la paille pourrie. C'était arrivé !

— C'est une petite expérience de psychologie. Une petite expérience très curieuse à laquelle nous soumettons tous les récalcitrants de votre genre, poursuivit le colonel. Nous supposons qu'ils sont habitués à toutes sortes de petites douceurs, qu'ils aiment le linge blanc, les pièces propres, et ainsi de suite, et nous leur donnons la jolote d'apprécier davantage cette retraite-ci, après avoir goûté de l'autre, par contraste.

« Aussi, que ne ferait-on, hein ? pour rester ici après avoir séjourné là-bas !

Son ton badin m'irritait. Je questionnai, nerveuse :

— Ce qui signifie, en langage moins sibyllin ?

Sa voix se fit plus dure. Il martela :

— Que le moment est venu, mademoiselle, de parler sérieusement. Pour rester ici...

— Il me faudra accepter vos conditions ? terminai-je.

Il inclina la tête avec un sourire confit :

— Vous êtes d'une finesse et d'une rapidité de compréhension. C'est exactement cela.

Un silence écrasant de quelques instants. Puis je parlai avec effort :

— Et... quelles conditions ?

— Ah ! — Ce cri de satisfaction lui avait involontairement échappé. — Je vois que nous allons nous entendre.

Très bien ! Très bien ! Vous êtes raisonnable. Vous vous rendez parfaitement compte de la situation, n'est-ce pas ?

Rappelez-vous que vous êtes en face d'une mort affreuse, inévitable — prise en flagrant délit — et que l'on vous offre la vie sauve.

Je commençais à être exaspérée par ces réticences et ces atermoiements. Je criai :

— Au fait, colonel ! Au fait !

Il fronça les sourcils. Ah ! ces sourcils broussailleux et menaçants !

— Vous êtes entre nos mains. Vous êtes donc perdue par les Alliés. Pour eux, vous êtes morte. Vous ne devez plus compter les servir. Alors... si vous tenez à cette vie qui s'annonce encore si agréable pour une jolie fille... heu... ! hem... ! c'est si facile de servir l'empire allemand !

— Hein ?

Je m'étais dressée sur mon lit, assise, et croyais avoir mal entendu.

Il répéta en affermissant la voix :

— Servir l'empire allemand ! Et puis sapristi, estimez-vous heureuse, après tout !

Comment ? Je fais des pieds et des poings pour vous arracher au peloton d'exécution, je me mets quelques collègues à dos, j'intrigue, même en haut lieu — et ceci en

raison de notre sympathie commune de jadis, à Nice — et je suis là à m'excuser de vous proposer cela ? Vous avez une fière chance de vous en tirer ! Remerciez-moi

au lieu de faire la fine bouche ! Ah ! mais. Ah ! mais.

Il s'était mis à arpenter la pièce de long en large et se montait tout seul. Les derniers mots avaient été voelifiés, presque.

Très calme, je demandai :

— Et quel sera le genre de travail imposé ?

— Vous connaissez la maison voisine de la Wilhelmstrasse.

Je cherchai. Oh ! ce ne fut pas long ! Cette maison était une sorte de palace, du mauvais goût le plus horrible ; un intérieur criard, des ors, du clinquant, des glaces. Une sorte d'escadron féminin y était. C'était le rendez-vous du service secret en jupons, la grotte aux sirènes.

Toutes les prostituées au service de l'Allemagne y possédaient — les plus importantes, s'entend — qui une chambre, qui un appartement.

Il ne faut pas confondre les espionnes... et les autres. Moi, j'étais une espionne. Je servais mon pays comme une espionne allemande servait le sien.

Mais celles que j'englobe sous la dénomination « les autres » n'avaient aucun scrupule sur les moyens à employer pour arriver à leurs fins, et la volupté en était un instrument puissant.

Si une prostituée employée par le service secret était une espionne, une espionne n'était pas toujours une prostituée. Il est évident que cette dernière court moins de risques d'être soupçonnée, en raison de l'universelle fatuité masculine, qui admet comme normale chaque conquête nouvelle et n'en devine pas les véritables mobiles.

Je toisai von Nicolai de toute ma hauteur :

— Non seulement vous voulez que je trahisse ma patrie, mais vous voulez qu'à mes propres yeux, je devienne un objet de dégoût ? Alors... si j'achète ma vie, ce sera au prix de mon corps ?

— Mais non. Ne vous emportez pas. Ce ne sont que racontars sur cette maison ! Et puis, ce n'est pas cela que je vous demande. Voici. Hier, dans la pièce aux portraits, dont vous n'ignorez pas la destination, vous avez été remarquée par un personnage... un très haut personnage, puis-je affirmer. Il a été impressionné par votre beauté.

— Que grand bien lui fasse ! grommelai-je, pressentant quelque vil marché.

— N'interrompez pas. C'est à lui que vous devez d'être ici. Car c'est à lui que je me suis adressé pour obtenir votre salut. Il me l'accorde. A une condition.

— Une condition impossible, bien entendu?
— Mais non ! (von Nicolai baissa instinctivement la voix). Ce personnage est très accessible aux charmes féminins. Un seul mot de lui, et c'est la vie. Je vous répète que sa puissance est extrême. Je vous ai représentée à lui comme une femme dont j'avais pu, naguère, apprécier l'intelligence autant que la séduction. Je lui ai fait observer que vous aviez dû accepter une mission par goût sportif du danger, et parce que vos compatriotes ont sûrement compris quels services vos dons naturels pouvaient rendre. Vous lui avez plu. Si vous voulez... heu... heu... accepter une entrevue... avec lui... vous aurez non seulement sauvé votre vie, mais assuré brillamment votre avenir. Vous serez riche, heureuse, considérée. Vous aurez tout le monde à vos pieds. Vous serez adulée.

— Et quelle est l'identité de ce fameux personnage?
— Vous la connaîtrez si vous êtes d'accord. Sinon il est tout à fait inutile de la dévoiler, dit von Nicolai d'une voix bizarre.

Je l'observai. Comme il avait changé, tout à coup ! Le soudard de tout à l'heure avait l'air d'un vieillard dévoré de passion ! Je songai, tout à coup :

— Mais... ce personnage, c'est peut-être bien lui ? Il ne veut pas se dévoiler dans la crainte d'un refus qui lui retirerait ensuite tout prestige et tout moyen d'action vis-à-vis de moi ! Ça, par exemple ! Il faut que j'en aie le cœur net.

Je pensai à dire oui tout de suite, puis non plus tard. Mais, outre que cela me parut un expédient indigne, la prudence commandait de ne pas narguer celui qui me tenait en son pouvoir.

Je savais déjà que je n'accepterais pas. Je voulais gagner vingt-quatre heures :

— M'accorderiez-vous jusqu'à demain pour réfléchir ? demandai-je à mon interlocuteur.

— Mais certainement. Très certainement, fit-il, empressé. Au revoir, ma chère enfant. A demain, à la même heure. Reposez-vous.

Il hésita un moment avant de s'en aller. Il s'approcha du lit et me prit la main. Il la tapota et la laissa retomber. Il s'inclina et sortit.

Cric ! Crac ! fit la lourde clef du geôlier dans la serrure. Les pas s'éloignèrent.

Haussant les épaules, je me retournai pour dormir. Demain, je connaîtrai mon nouveau destin. En attendant, j'avais grand besoin de repos !

Quelle était la raison de la confiance qui commençait à monter, peu à peu, en moi ? Il m'aurait été difficile de la préciser. Elle était d'origine intuitive, comme presque tous les sentiments féminins.

En examinant la situation, je pouvais constater que l'attitude de von Nicolai, au fond, se résumait à ceci : briser ma résistance pour m'amener à entrer dans ses vues secrètes.

Il avait donc besoin de moi ? Alors ? Je n'avais pas à craindre la mort ! Il savait que j'étais une espionne

alliée, il pouvait me faire fusiller : s'il ne le faisait pas maintenant, il ne le ferait jamais.

Le lendemain, à l'heure dite, il apparaissait à nouveau. Il essayait de dissimuler une anxiété que je lus, malgré lui, dans son regard.

— Eh bien ? fit-il en affectant le plus grand calme. Avez-vous passé une bonne nuit ?

— Excellente ! J'ai enfin dormi.

— Parfait ! Et vous avez étudié ma proposition ?

— Oui... ma décision est prise.

— A la bonne heure ! Nous sommes d'accord ?

Je souris ironiquement :

— Cela ne dépend que de vous, colonel. J'accepte le rendez-vous, mais...

— Mais ?

— Mais sous aucune condition. Je réserverai ma réponse jusqu'à l'entrevue.

Von Nicolai comprit que je me moquais de lui. Il rugit de colère en serrant les poings :

— Quelle inconscience, folle que vous êtes ! Comme si, dans votre situation, une femme pouvait se permettre de faire la coquette... et de vouloir choisir !

— Certes, je peux encore choisir... entre la mort et la honte ! fis-je avec une tranquillité souriante qui exaspéra le colonel.

— Ah ! c'est ainsi ? Vous l'aurez voulu ! gronda-t-il, laconique.

Il sortit en claquant la lourde porte, poursuivi par mon rire de défi.

Deux minutes plus tard, le geôlier me passait les menottes aux poignets, et, encadrée par deux soldats balayette au canon, je descendais au cachot.

Dire que j'acceptais l'aventure de gaieté de cœur serait mentir. Je m'étais raidie contre l'adversité et m'étais cuirassée à l'avance contre tout ce qui devait m'advenir.

L'obscurité était d'un noir d'encre. Pas un soupire. Pas une lumière. J'avancai en trébuchant après que l'on m'eût brutalement poussée dans l'immonde oubliette souterraine. Le sol était glissant, tapissé de champignons. De la paille pourrie, en guise de lit. Je reconnus le cachot infect dont, malgré mon évanouissement, j'avais gardé un souvenir vague, mais odieux, ainsi que d'un cauchemar. Quelle odeur ! J'atteignis un mur. Je le longeai.

Je trébuchai sur une sorte de bat-flanc, placé à moins d'un mètre du sol. Je voulus m'y étendre. Impossible. Il avait été diaboliquement calculé de manière qu'on ne pût s'y allonger. Il était manifestement trop court de quelques centimètres, et trop étroit aussi pour qu'on y prit du repos en s'accroupissant en chien de fusil.

L'atmosphère empestée me donnait des haut-le-cœur, et l'insuffisance de l'air ne me permettait de respirer qu'avec peine. Je commençai à éprouver des vertiges. Je me laissai glisser sur le sol et, la suffocation aidant, je tombai dans un engourdissement qui me fit peu à peu perdre la notion des choses. Une seule pensée me domina jusqu'au bout : résister à outrance.

Combien de temps restai-je ainsi ? Des heures ou bien

des jours ? J'étais bien faible. Il y avait si longtemps que je n'avais pas mangé !

Quand je revins à moi, je brûlais de fièvre et j'étais incapable de me remettre debout.

Mais ils revinrent, ainsi que je l'avais prévu !

La porte s'ouvrit lentement, et un jet aveuglant de lumière m'inonda de la tête aux pieds.

Les deux soldats qui m'avaient amenée apparurent à nouveau. Sans un mot, ils défilèrent mes menottes et me traînèrent plutôt qu'ils m'accompagnèrent, à travers le fastidieux dédale de couloirs, jusqu'à la chambrette propre et claire où j'avais vu von Nicolai pour la dernière fois.

Une femme se trouvait déjà là, apprêtant un lit garni de linge délicieusement immaculé.

Sans surprise, j'entrai et me jetai sur la couche.

Je dormis. Enfin, du repos.

Je fus réveillée par une main qui me touchait légèrement le visage. La matrone me parlait :

— Levez-vous. Faites toilette et soyez prête dans une heure. Je reviendrai vous chercher.

Dans un coin, un tub rempli d'eau tiède et une grosse éponge. Au pied du lit, une robe de bal (!), des souliers de satin. Où devais-je aller ?

Une heure plus tard, je sortais, guidée par ma gardienne, et m'engouffrais dans une auto qui m'attendait. Un homme s'y trouvait déjà.

Le colonel von Nicolai.

— Où allons-nous ? demandai-je posément.

Un grognement incompréhensible pour toute réponse. L'idée fulgura à nouveau dans mon esprit.

— C'est vous le fameux personnage qui m'avait remarquée ?

— Moi ? Ah ! non. S'il n'avait tenu qu'à moi vous seriez depuis longtemps fusillée !

Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de notre mystérieuse destination, je notais un changement à vue chez von Nicolai. Il devenait plus courtois, et quand la voiture s'arrêta, il était même obséquieux ! Visiblement, le puissant inconnu qui avait jeté son dévolu sur moi devait lui en imposer. Je montai le perron... à son propre bras.

Un étage. L'escalier était recouvert d'un tapis épais et somptueux. Là-haut, le salon était d'un luxe remarquable par son mauvais goût. Des petites lampes, dont la lumière se tempérait d'un abat-jour rose tendre, étaient disséminées un peu partout. Le colonel s'affaira :

— Asseyez-vous. Voici des cigarettes. Voici de quoi lire. Je reviens dans un instant.

Son « instant » dura vingt bonnes minutes. Nonchalamment assise, je feuilletais un magazine, résolue à attendre sans trop d'émotion les événements qui allaient décider de mon sort. Pour la première fois depuis ma capture, j'étais dans un endroit confortable et libre. Je m'efforçai de limiter ma pensée à cette constatation de bon augure. Un bruit de pas me fit tressaillir.

(A suivre.)

CZ-211.

Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik.

« Quadruple exécution capitale »

(Suite de la page 9.)

s'agit d'un tremblement discontinu. Des gardarmes veulent l'aider à marcher. Il les écarte, s'arrête, repart, s'arrête encore. Sans arrêt, d'une voix perçante et grêle, il hurle des phrases sans suite, entrecoupées de hoquets de rire.

M^e Campinchi nous dit :

— Au cours des débats, la culpabilité d'Herbert avait été moins manifeste que sa folie. Je le vois encore obligeant le piquet de soldat qui l'entourait à s'arrêter et m'apostrophant d'une voix éraillée avec l'accent natal : « Tiens, te voilà toué ? Comment qu'ça va cheux nous ? »

Et d'autres questions d'intérêt régional suivirent qui n'amenaient rien dans ma mémoire.

Je me tourne vers le Dr Wallon qui l'avait déclaré responsable :

— Eh bien, docteur, pensez-vous toujours qu'Herbert est responsable de ses actes ?

— Maître, Herbert est aussi peu fou que vous et moi, me répond le praticien visiblement troublé tout de même par ses incohérences dernières.

Lemoine, mon client, chez qui rien n'avait laissé deviner une telle sensibilité, demande à m'embrasser. Près de soixante-dix années de réclusion avaient été infligées à des Français à la suite de ses dénonciations à l'autorité allemande. Vingt de ses victimes étaient venues l'accuser. Maintenant, l'heure de l'expiation était venue.

Derrière lui, les cheveux épars, les mains jointes, serrant un crucifix, Alice Aubert suit d'un pas difficile, appuyée sur les deux religieuses qui ne l'ont point quittée.

Toqué a été attaché au premier poteau de droite, Lemoine au suivant.

Herbert et Alice Aubert viennent seulement d'arriver au lieu de leur supplice : Herbert continue à gesticuler, rendant difficile la tâche de ceux qui ont mission de l'attacher. Il a aperçu Alice Aubert qui, docile, se laisse fixer au dernier poteau de gauche. Un nouveau rire le secoue : « Ah ! Ah ! Alice ! te voilà ! Paraît qu'on va se promener ensemble. »

Les préparatifs se poursuivent. Tout cela est long, long, péniblement long.

Indifférent, en apparence, à son propre rôle, Toqué maintenant regarde à droite et à gauche, suit d'un œil singulièrement attentif ceux qui évoluent autour de lui.

Et voici qu'une voix s'élève. C'est celle du capitaine Orsini, greffier du quatrième Conseil de guerre, qui lit le jugement de mort. On perçoit des mots : « Au nom du peuple français... Intelligences avec l'ennemi... Unanimité... Mort... »

Il vient à peine de terminer qu'une autre voix s'élève : c'est Toqué, qui, le regard fixé vers son peloton d'exécution, clame, les bras levés :

— Je jure que je suis innocent... Je n'ai jamais

rien fait contre mon pays avec les Allemands...

Au fur et à mesure, au poteau voisin, Lemoine répète les paroles de Toqué. Cependant, il avait avoué. Mais, défaisant ses liens, il lève les bras et crie d'une voix exaspérée :

— Devant Dieu, je jure que je suis innocent. Vive la France !

Un ordre, afin d'être entendu des quatre pelotons échelonnés sur quarante mètres de front, retentit : « En joue ! » suivi presque aussitôt du commandement : « Feu ! »

D'un seul coup, glissant entre leurs liens, Lemoine et Herbert se sont abattus dans l'herbe haute. Maintenu par les aisselles, la tête penchée sur l'épaule droite, un flot de sang s'échappant de sa bouche, Alice Aubert s'est effondrée à genoux.

Et voici qu'un râle, horrible, prolongé, dominant le silence qui pèse maintenant sur la Caponnière, s'élève. C'est Toqué. Les balles n'ont point atteint l'organe essentiel. Soutenu par les liens, les jambes ployées, il est là, adossé au poteau, rugissant de souffrance.

Un sous-officier, le revolver au poing, se précipite vers lui. Le râle s'arrête. Toqué a tourné la tête vers celui qu'il voit accourir lui apporter la délivrance. Un coup de feu. Toqué s'effondre, mais le râle continue. Le sous-officier, qui s'est éloigné, revient en hâte. Un second coup de grâce. Cette fois, c'est fini.

Les quatre condamnés ont expié.

Le Dr Socquet examine l'un après l'autre les corps pour s'assurer que la mort a fait son œuvre. Et tandis que, devant le cadavre d'Alice Aubert, un prêtre et deux religieuses agenouillées disent un *De profundis*, des infirmiers président à la mise en bière.

M^e Campinchi conclut, en passant sur son front une main qui s'efforce en vain de chasser ses souvenirs épouvantables :

— Je m'en allai, écorché et songeur. Le spectacle humain avait été riche : en quelques minutes, nous avions assisté à l'exécution d'un fou, nous avions entendu un homme prêter un faux serment en quelque sorte au bord de l'Éternité et vu une dénonciatrice se croire assurée du ciel parce qu'elle avait pleuré...

A. C.

Les Docteurs Mexicains et la Loi

Les docteurs mexicains sont dans un cruel embarras.

Ils n'osent plus soigner leurs malades.

Le gouvernement est, en effet, en train de mettre au point une série de lois nouvelles, d'après lesquelles tout docteur, médecin et chirurgien qui aura laissé mourir son patient par suite d'une erreur professionnelle sera assimilé à un criminel et jugé comme tel.

Le Syndicat des docteurs avait demandé qu'un jury de savants fût appointé pour eux. Les juristes ont refusé et décidé qu'ils seraient jugés par les tribunaux habituels.

S'il faut faire attention maintenant à ses clients, la profession ne va plus être de tout repos !

« Volez s'il vous plaît ! »

Une lectrice de la *Berliner Montagspost* décrit une aventure qui lui est arrivée, il y a quelques jours, dans un grand magasin berlinois.

— Je m'étais rendue au magasin pour acheter des bas, dit-elle. C'était vers midi. Il n'y avait que relativement peu d'acheteurs entre les longues files de comptoirs, derrière lesquels des employés affamés attendaient la relève. Attirée par un comptoir sur lequel sont étalées, dans un désordre pittoresque, des sacoches des couleurs les plus variées, je m'y arrête et nonchalamment je retire du tas deux sacoches que je regarde un moment pour les examiner de plus près.

Soudain, je sens une légère pression sur le bras. Une jeune femme élégante, toute habillée de noir, un peu trop fardée peut-être, s'approche tout à fait de moi. « Emportez donc la sacoché, non pas la jaune, mais celle en peau de Suède », me souffle-t-elle à l'oreille. Je la regarde toute stupéfaite. « Vite, vite, insiste-t-elle, la vendeuse vient de nous tourner le dos. Allons, mettez-la vite dans votre serviette, personne ne nous voit, et moi, je saurai me taire. »

« Je suis tellement ahurie qu'au premier moment je ne puis répondre. S'agit-il d'une voleuse, pensé-je rapidement, qui manque de courage pour voler elle-même ? Ou encore, est-ce une détective qui veut tenter les visiteurs pour gagner la confiance de la direction et trouver un emploi de cette façon ? Ou encore serait-ce une folle ? « Vite dépêchez-vous donc », m'insinue-t-on, et les maigres doigts de l'inconnue me serrent le bras à m'en faire mal.

Je regarde autour de moi. En effet, personne ne nous regarde. Seulement, au rayon des livres, je vois un monsieur ; le melon sur la nuque découvre une figure de pleine lune. Avec un intérêt apparent, il feuillette les bouquins, ce n'est que de temps en temps qu'il nous regarde furtivement. « Allez-y donc », persiste l'inconnue. Je rassemble tout mon courage. « Me laisserez-vous bientôt tranquille ? lui dis-je tout bas à l'oreille, m'étonnant d'avoir, involontairement, parlé aussi bas qu'elle-même. Si vous avez l'intention de voler une sacoché... »

« Au même moment apparaît à ma droite la figure rubiconde du bonhomme du comptoir des livres. Je tenais encore les deux sacoches dans la main. « Eh bien, chipez donc la grise », grogne-t-il tout près de moi. Son haleine sent la bière et le cigare bon marché.

« Je me vois donc flanquée de deux personnages inquiétants. Tout à coup, je suis prise d'une terreur panique. « Si vous ne me laissez pas tranquille immédiatement, dis-je assez haut pour attirer l'attention du vendeur à la bonneterie, j'appellerai au secours. » Déjà les deux personnages sont partis.

Tout déconcertée, je les vois s'éloigner, puis disparaître, rapidement au tournant de la rue.

« Je cours alors auprès du vendeur et je lui demande de me faire conduire au service de police de la maison. La détective écoute tranquillement mon récit, énervé, et se fait donner une description détaillée des deux personnages. Elle ferme ensuite son calepin et se lève. « Que me serait-il arrivé, lui demandé-je, si, vraiment, j'avais commis le vol ? » Elle me regarde avec étonnement et, son visage devenant tout sérieux, elle me répond : « Les deux vous auraient attendue à la sortie, et ensuite, ils vous auraient fait chanter, vous auraient tourmentée jusqu'à votre ruine ou jusqu'à ce que vous vous fussiez sauvée par un aveu à la police. Nous connaissons un cas où une jeune femme a été poussée au suicide par de tels individus. »

EN
3 à 5
SEMAINES
UNE

BELLE POITRINE

grâce aux célèbres

MÉTHODES EXUBER

Si vos seins sont insuffisamment développés...
Voulez-vous les DÉVELOPPER RAPIDEMENT ?

Si vos seins sont abîmés et flétris...
Voulez-vous les RAFFERMIR et les EMBELLIR ?

Voulez-vous être ADMIRÉE et AIMÉE ?
Voulez-vous AVOIR du SUCCÈS ?

Demandez de suite détails GRATUITS sur

EXUBER BUST RAFFERMIR
pour le raffermissement des seins

EXUBER BUST DEVELOPPER
pour le développement des seins

Les deux méthodes sont purement externes et absolument inoffensives. Rien à absorber, aucun régime spécial ni exercices fatigants. Depuis 20 ans, pas d'insuccès. Recommandés par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirés doivent leurs succès aux

MÉTHODES EXUBER



BON GRATUIT

Les lectrices de Police-Magazine recevront verbalement ou par la poste, sous enveloppe fermée, sans signes extérieurs, les détails sur les Méthodes Exuber. Prière de rayer d'un trait la méthode qui ne vous intéresse pas :

DÉVELOPPEMENT - RAFFERMISSEMENT

Nom

Adresse

à envoyer de suite à Mme Hélène DUROY,
Div. 112 A, rue Miromesnil, 11, Paris (8^e).

6 + . + . = 18
. + 6 + . = 18
. + . + 6 = 18
18 18 18

CONCOURS

50.000 francs
de prix

Avec les nombres 6 inscrits dans les carrés et deux autres nombres à placer dans les carrés vides, il faut trouver la somme de 18 en additionnant verticalement ou horizontalement les nombres inscrits dans les carrés.

Env. la solution obtenue, en y joignant une enveloppe timbrée portant votre ad., et nous vous dirons si votre solution est exacte. En même temps nous vous spécifierons les magnifiques prix auxquels vous aurez un droit éventuel.

Écrire aux Manufactures PALMA, service P. M.
99, Boulevard Auguste-Blanqui, à PARIS (13^e).

VOYANTE Extraord. M^{me} BLANCHE
7, r. de Valence. M^{me} Gobel.

VOTRE DESTIN

par l'Astrologie scientifique

Etes-vous un père, une mère, ayant à diriger les aptitudes, les tendances bonnes ou mauvaises des enfants?

Etes-vous un fiancé, une fiancée et voulez-vous savoir le caractère de votre futur conjoint ou de votre future épouse?

Etes-vous peu favorisé par la chance et voulez-vous savoir pourquoi, afin d'en supprimer la cause?

Etes-vous sceptique, mais curieux de vous rendre compte de l'exactitude des prédictions astrologiques?

Consultez :

LINE PAULET

Professeur d'astrologie scientifique

Des hommes d'État, des maîtres du barreau, des femmes du monde connues, des médecins, des hommes d'affaires sérieux l'ont choisie, pour éclairer leur destin.

Adressez-vous à elle et vous réussirez. Elle vous révélera vos jours de chance et la date des événements importants de votre vie.

Venez les lui demander, 56, avenue de Saint-Ouen, service P, Paris (18^e), 4^e Ét., Ascenseur. Tous les jours, de 2 à 6, sauf les dimanches et jours de fête : le matin, sur rendez-vous et par correspondance (timbre pour réponse).

A titre de publicité, en se recommandant de POLICE-MAGAZINE, une étude d'essai (d'après mois et date de naissance) sera consentie au prix spécial de 10 francs.

DÉTECTIVE

WILLIAMS, 20, rue de Maubeuge. Trud. 73-44

Toutes missions rapides ou délicates. Enquêtes av. mariage par inspecteurs spécialistes.

CONSULTATIONS GRATUITES

9 heures à 12 heures — 14 heures à 19 heures.

CONCOURS TOUS LES ANS

Secrétaire près les Commissariats de

POLICE

de la Ville de Paris
Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Rens. gratuits par l'École Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6^e.

DÉTATOUAGE

sans piqûre, sans acide, disparition certaine, rapide, définitive. Produits avec méthode. Ciné-Photos. Pour opérer soi-même. Sur demande.

Prof. DIUO, 11, rue Championnet, LILLE.

CHEZ VOUS

400 francs par quinzaine, ss quitt. empl. Partout facile. Écor. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE.

MONDIALE-POLICE

ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Filat. etc. T. pays, T. Missions, Divorces, Procès. Prix mod. 6, Bd SAINT-DENIS. Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

Chez soi écrit. gains intér. et imméd. Douilly K. à St-Pol (P.-de-C.).

Which is the way

POUR APPRENDRE L'ANGLAIS VITE ET À PEU DE FRAIS demandez l'essai de 7 leçons de L'anglais sans potac (1 fr. 25 en timbres) Méthode complète : 30 fr. A. P. CHERÉL 3, rue Gérard, PARIS (IX^e)

AVENIR Mme Bénard, 46, rue Turbigo, Paris Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date éven. 1931-32 mois par m. Fac. mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50). Reç. le dimanche.

L. GEORGES "L'AS DES DÉTECTIVES" Ex-Inspect. de la Sûreté (Diplômé). — 20, rue de Paradis — Provence 86-03 — Enquêtes. Recherches. Preuves pour divorce Missions délicates. — Prix modérés.

MME MAX Voyante, et ses tarots, donne conseils tout avenir, ramène affections. Reç. de 9 à 19 h. Par corresp. 20 fr. Date nais. 30, Polonceau, Paris. Mét. Barbès.

250 FRANCS

apprendre chez soi une heure par jour, travail manuel facile 2 sexes. Enseignement rapide. Echantillon du travail gratis sur demande. Écrire : Arts Manuel 3 Lyon.

PROF. RAYMOND VOYANCE, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE, GRAPHOLOGIE, MÉDIUMNITÉ, ORISTALLOSOPHIE HOROSCOPES par Correspondance 2, Avenue St Honoré d'Eylau (16^e) Angle 58, av. Malakoff Tél. : PASSY 77-81

M^{me} G. LESKA Vendredi, 13 Mars N'oubliez pas de me consulter! Astrologue - Cartom. — Dit vérité sans questionner 24, Rue de Chabrol - 2^e étage - 10 à 20 h. — (par cor. 20 fr.)

Une Nouvelle Découverte Contre le RHUMATISME

Une plante Merveilleuse de l'Amérique du Sud qui, lorsqu'on en fait un breuvage, entraîne les poisons de l'Acide Urique.

CETTE ANNONCE s'adresse spécialement aux hommes et aux femmes qui ont essayé de nombreux produits contre le Rhumatisme sans en éprouver aucun soulagement.



ÉCRIVEZ À MON REPRÉSENTANT DÉSIGNÉ CI-DESSOUS SI TOUS LES REMÈDES DE CE GENRE ONT ÉCHOUÉ.

Tout en n'attaquant aucune autre préparation, j'affirme, d'après mon expérience personnelle, que le produit qui vous est offert ici est EXTRÊMEMENT EFFICACE CONTRE LE RHUMATISME.

Ce remède remarquable est un breuvage qu'on fait avec la feuille d'une plante tropicale nommée HERVEA, et vous pouvez le préparer chez vous aussi facilement que le café ou le thé. LE SOULAGEMENT EST RESENTI IMMÉDIATEMENT et continue d'être de plus en plus marqué jusqu'à ce qu'enfin il soit devenu permanent. JOURNELLEMENT j'en reçois de NOMBREUX TÉMOIGNAGES.

SOULAGEMENT RAPIDE ET DURABLE

Prenez ce breuvage, d'ailleurs très agréable, chaque matin, et il PRÉVIENDRA L'ACCUMULATION de nouveaux dépôts d'acide dans l'organisme. C'est ce que beaucoup de remèdes ne réussissent pas à faire,

ESSAI GRATUIT

contre le Rhumatisme et la Goutte même s'ils soulagent un moment.

Ce qu'il a fait pour moi en quelques semaines il le fera pour vous si vous voulez bien en faire un essai sérieux.

Envoyez simplement votre nom et votre adresse à mon Représentant ci-dessous désigné et vous recevrez gratuitement par retour du courrier une quantité suffisante pour un essai. Si vous sentez que vous éprouvez une amélioration, une nouvelle quantité vous sera ensuite fournie à un prix raisonnable.

S'adresser à O. FRACHENGUES (Pharmacien), (Rayon 708) 21, Bd. Armand-Duportal, TOULOUSE, Hte. Garonne. Agent exclusif pour toute La France de H. J. LEE (Importateur et Exportateur de Produits Coloniaux).

1.000 PHONOGRAPHERS GRATUITS

donnés, à titre de propagande, pour lancer cette grande marque, à toute personne qui répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.



Formez avec ces trois dessins le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu. Réponses : Et s VIVAPHONE (Serv. Concours 489) 116, R. Vaugirard, PARIS-6^e

L'ANCEL

CONSTRUCTEUR 83, r. de ROME TEL. WAGRAM 6621 PARIS 17^e MÉTRO: ROME.

LE POSTE CONSACRÉ PAR L'EXPÉRIENCE

Des milliers de nos modèles HS 6 lampes superbigrille fonctionnent à la pleine satisfaction de leurs propriétaires: C'EST LA VOTRE MEILLEURE GARANTIE

Ce poste est livré avec : 6 lampes Radiotechnique ou Métal. 1 accu 30 AH — 1 accu 80 volts. 1 cadre P.O.-G.O. — 1 diffuseur moteur 4 pôles. Matériel de choix — Notice HPS franco

Prix de réclame : 1395 fr. A crédit : 135 fr. à la commande et 12 mensualités de 120 fr.

Pose à domicile comprise dans la Région Parisienne Publiée

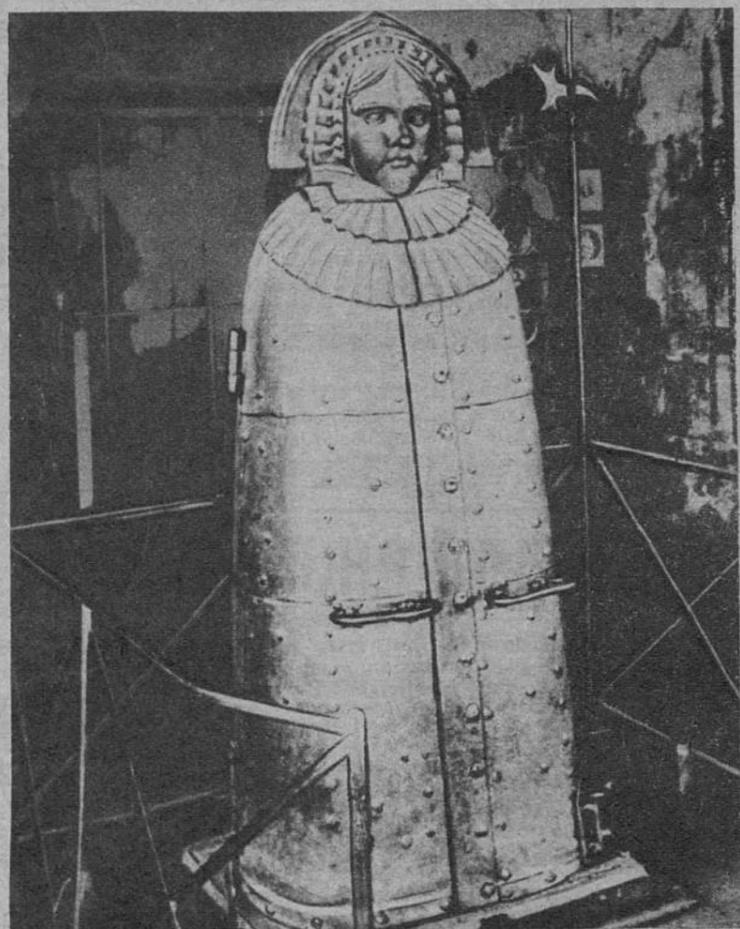
absolument complet 1395 fr.



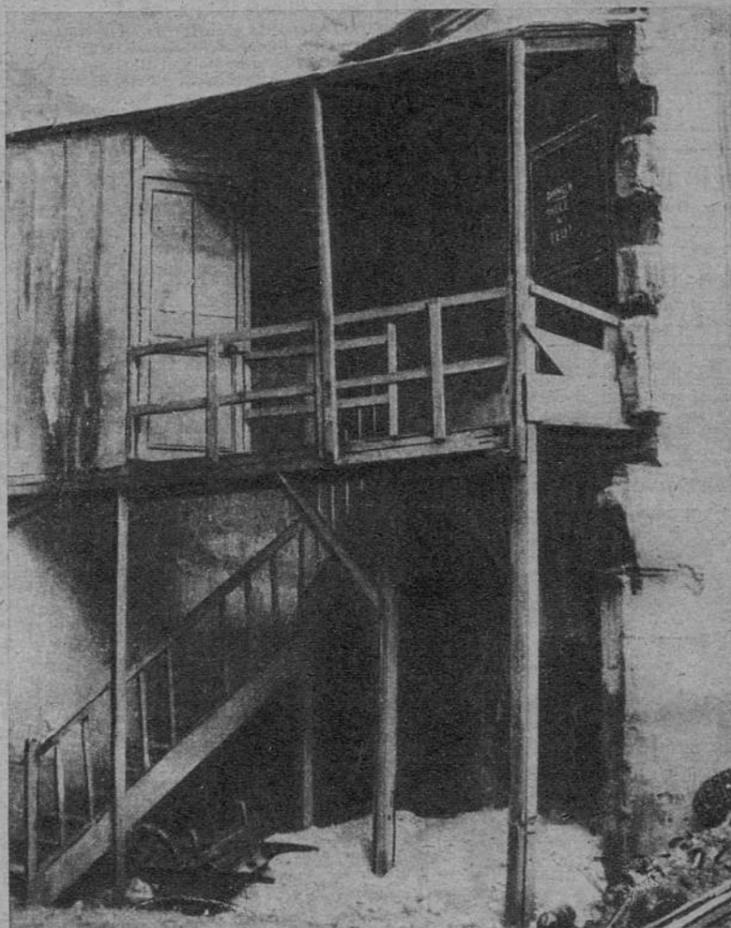
5000 PHONOS POUR RIEN

P - P I N distribués aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq prénoms. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle? Découpez le bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (XV^e). — Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50. portant votre adresse.

POLICE MAGAZINE



Le Musée national de Nuremberg possédait depuis de nombreuses années une statue grossière surnommée « la Vierge de Nuremberg » qui a servi jadis d'instrument de supplice. Tout récemment, on s'est aperçu que la véritable vierge (en fer) a été dérobée il y a une trentaine d'années et remplacée par celle-ci (bois et fer). (K.)



M. et Mme Sinelle, locataires d'une partie du premier étage de l'Hôtel Buffon, actuellement en démolition, refusent de déménager. Ils demandent 200 000 francs de dommages et intérêts pour trouble de jouissance et ont inscrit sur leur porte : « Danger, piège à feu. » Voici dans l'immeuble à demi démolie l'entrée du logement. (W. W.)



A la suite d'une discussion fort violente à la Chambre japonaise, des bagarres ont éclaté entre les deux partis politiques opposés. Un individu brandissant un poignard s'est précipité sur des membres du parti gouvernemental et a blessé plusieurs d'entre eux. Voici trois des parlementaires les plus légèrement atteints. (W. W.)

Lire, page 6 : LES MYSTÈRES DE MONTE-CARLO